

1924 avril

N° 1

# CAP ART

Bulletin mensuel d'art et de littérature

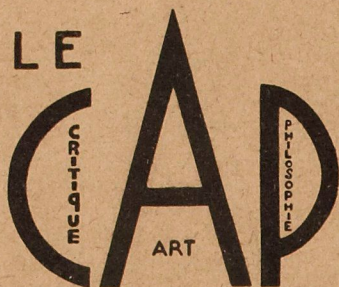
directeur : Marcel Hiver

ONT COLLABORÉ POUR CE NUMÉRO :

Georges Altman - Antonin Artaud - Fernande Barrey  
Jean Bernier - Brabo - Jean Cassou - Ceria - Igor Ceverianine  
Geo Charles - René Crevel - Csaky - Robert Desnos  
Hunt Diederich - Claire Fargue - Fels - Serge Fotinsky  
Othon Friesz - Walter René Fuerst - Claire Goll - Ivan Goll  
Henri Hertz - Marcel Hiver - Paul Husson - Maclet  
Henri Martinie - Frans Masereel - L. Medgyès - Chana Orloff  
Rij. Rousseau - Schilde - Raymond Thiollière  
Marie Wassilieff — Poèmes de Ary Justman

Prix : 2 fr.





présente des poèmes, des proses, des études de philosophie et d'art, des critiques qui ne sont pas de la réclame, mais un effort d'élucidation.

Petite revue d'amateurs, d'une indépendance parfaite, elle n'appartient à aucun éditeur, à aucun marchand de tableaux. Ce n'est pas une publication de luxe, c'est un petit engin intellectuel, sans ornements.

Nous nous intéressons et nous faisons accueil, dans le - Cap - à toute expression valable de la vie spirituelle moderne, mais nous tâchons de juger, de choisir, et de motiver notre choix.

Si notre entreprise vous plaît, si vous désirez la soutenir, prenez un ou plusieurs abonnements, procurez-nous de la publicité commerciale ; mais ne nous accordez pas seulement votre aide matérielle, collaborez intellectuellement avec nous.

ABONNEMENT POUR 1 AN : 25 FRANCS

Prière d'envoyer tout ce qui concerne l'administration et la rédaction du - Cap -  
à M. Marcel HIVER, 64, Rue Dareau, Paris (14<sup>e</sup>)

Compte de chèques-postaux Paris 628-96



## VOICI LE PREMIER NUMÉRO DU CAP

Nous prions tous ceux qui s'intéressent à notre effort de bien vouloir nous faire parvenir sans tarder leur abonnement. Cet abonnement est de 25 francs; le prix de chaque numéro sera fixé d'après le nombre de pages qui sera variable; le journal sera servi aux abonnés jusqu'à concurrence du total de vingt-cinq francs.

Le Cap paraîtra mensuellement, avec interruption en juillet et en août. Nous serons sans doute obligés de renoncer aux photographies, qui augmentent les difficultés et les frais du tirage, et trahissent d'ailleurs les œuvres que seule la reproduction en couleurs, malheureusement très onéreuse, rendrait d'une manière satisfaisante. Nos illustrations seront principalement composées de bois, et de dessins au trait. Nous prions nos amis graveurs de nous envoyer des bois, qui leur seront scrupuleusement conservés et rendus.

— Les ressources du Cap proviennent des souscriptions et des abonnements qu'il reçoit, et de sa publicité qui est strictement et résolument commerciale. Nous avons conçu cette publicité et nous l'avons disposée de telle façon qu'il y ait vraiment réciprocité de services entre les commerçants et nous.

— Le Cap n'est pas l'organe d'un petit groupe, ce n'est pas une revue fermée. Tout ce qu'on nous enverra de bon si ce n'est pas trop en dehors de notre ligne, nous l'insérerons, dans la limite de ces pages.

— Voici donc notre numéro I. Certains articles, en ont été imprimés en trop petits caractères par suite d'une erreur de notre part. Nous nous en excusons auprès de nos lecteurs, de nos abonnés et de nos collaborateurs. Nous tâcherons de faire mieux et nous avons bon espoir que ce petit journal durera. Merci cordialement à tous ceux qui, déjà, ont bien voulu nous accorder leurs encouragements, leur aide matérielle, leur collaboration.

Nous avons évité de lancer comme certains nous le conseillaient, un premier numéro sensationnel et fracassant; nous savons quels lendemains ont ces feux d'artifice. Notre désir n'est pas tant d'aller tout de suite très fort, que de tâcher d'aller loin.

Voici le coup de sifflet du départ!

Comme le « Calais-Brindisi » qui traverse toute l'Europe, nous démarrons doucement du quai, tout doucement...

N. D. L. D.

## EXPLICATIONS ET RÉPONSE A QUELQUES OBJECTIONS (I)

Nous ne lancerons pas de manifeste : tout simplement, nous essaierons, dans ce petit Bulletin de présenter de bonnes critiques, et quelques bonnes réalisations.

Il ne faut pas perdre sa vie à s'expliquer : mais cependant je voudrais donner quelques éclaircissements à nos lecteurs, répondre à certaines objections, déjà faites ou possibles.

Nous avons écrit dans notre annonce : « LE CAP EST UNE PETITE REVUE D'AMATEURS ». Pour éviter des malentendus, je voudrais m'expliquer sur ce terme d'« AMATEUR ».

Cela ne veut pas dire le « DILETTANTE » l'homme qui s'amuse des idées, des formes et promène en tous les lieux de l'intellect et de la sensibilité la flamme légère d'un engouement vite éteint. Le vrai dilettante ne s'intéresse aux choses qu'afin de pouvoir en parler, et c'est vers la conversation mondaine que converge tout son vagabondage; il a de nombreux goûts mais guère d'aptitudes; il lit énormément, juge les auteurs, et n'écrit pas; il parle d'abondance sur les arts, sur les métiers, sans posséder la technique d'un seul — « Sportif » il assiste à tous les combats de boxe, emploie l'argot des boxeurs et ne sait pas boxer.

Fuyons ce personnage encombrant, parasite des écrivains et des artistes qu'il assomme par son verbiage.

D'autre part, on a souvent le tort d'infliger sans examen l'appellation péjorative d'« amateur » aux individus chez qui l'on est obligé de reconnaître une certaine variété d'aptitudes, et qui semblent se complaire à déjouer sans cesse cette idée sommaire et préconçue que par commodité nous aimons à nous fabriquer de nos semblables. Beaucoup de gens se sentent très satisfaits d'eux-mêmes, et comme rassurés, lorsqu'ils sont enfin parvenus à « étiqueter » les personnes de leur connaissance, à les renfermer dans les bornes d'une certaine activité et de certaines possibilités, à la façon d'un naturaliste qui classe une fois pour toutes le Canard dans le genre des Palmipèdes, et l'Homard dans la catégorie des Crustacés.

Mais les catégories psychologiques ne sont pas aussi tranchées que celles de la Zoologie. Il est vrai que certains esprits se prêtent tout naturellement à ces limitations; mais il y en a pour qui tout essai de définition serait un appauvrissement.

Il est certain que la diversité d'aptitudes est un des premiers signes de la grande vitalité du corps, ou de l'esprit. Il faut croire ce que dit SPINOZA : « Celui dont le corps est capable d'accomplir beaucoup de choses diverses possède une âme dont la plus grande partie est immortelle ». On m'excusera de citer ici l'« Ethique ».

En tous cas on ne saurait blâmer en principe, cette tendance, en fait irréalisable, à l'Intégralité. Elle n'a pas d'autres limites à reconnaître que celles de nos capacités réelles, de la durée d'existence et de la quantité d'énergie mentale dont nous disposons, tous biens que notre plus amère souffrance est de sentir tellement limités.

Mais ce que j'entends ici par « amateur », ce n'est pas précisément l'homme aux aptitudes variées, c'est surtout celui qui pense, écrit, travaille gratuitement sous l'impulsion de nécessités purement internes, pour le plaisir.

J'oppose l'« AMATEUR » au professionnel de la littérature, surtout au « JOURNALISTE ».

Que de choses à répondre à M. HENRI BÉRAUD, qui voudrait nous faire voir dans le métier qu'il exerce, d'ailleurs avec tant de verve, la meilleure école de pensée, et d'art littéraire! Je ne méprise pas les journalistes, je les plains. Combien de gens de talent gaspillent en menue monnaie, à des besognes de presse, l'or intellectuel le plus authentique. Ils ne supportent d'ailleurs qu'à grand peine l'ilotisme fatal d'une profession entièrement soumise aux intérêts des hommes en place, et, à la routine mentale du grand public moyen dont l'opinion est toujours retardataire, inadéquate, erronée.

Quelques-uns arrivent à penser à peu près ce qu'ils écrivent; il n'y en a pas un qui soit libre d'écrire ce qu'il pense. — S'il lui en prenait l'audace, on le jetterait tout de suite sur le pavé!

Le journalisme imprime à ses vieux forçats une déformation professionnelle plus grave encore que celle du pédagogue.

Le journaliste est forcé d'abdiquer cette liberté d'appréciation, qui est une des fonctions vitales de l'esprit, cette liberté de l'intelligence aussi précieuse que celle du corps.

Forcé par les nécessités de l'information vulgarisatrice, de fournir un travail hâtif, de prendre une connaissance rapide, forcément superficielle et par conséquent incompréhensive d'une foule de choses hétéroclites, il renonce bien vite à toute extension approfondie et méthodique de la connaissance, comme à toute concentration mentale (ce double mouvement de la respiration de l'esprit; il aboutit rapidement à cette vivacité « spirituelle » et inintelligente, renseignée et incompréhensive, à cette ironique curiosité lestée d'indifférence, qui est la marque, et le travers de la profession.

Quelle usure du tempérament intellectuel, quelle fatigue de la sensibilité chez les leaders un peu chevronnés du journalisme artistique et littéraire, chez un RAYNAL, chez un SALMON, par exemple, qui pourtant ne sont pas les premiers venus. Les piroquettes professionnelles de ces « spirituels chroniqueurs » n'arrivent pas à masquer leur scepticisme foncier, leur manque de foi (peut-être même d'intérêt), leur infinie lassitude à l'égard de toutes ces œuvres qu'il faut aller voir, dont il faut rendre compte, de tous ces artistes dont il faut parler, sans mécontenter personne.

Aussi n'y a-t-il qu'une réponse à cette question posée par une enquête récente : « L'ÉCRIVAIN DOIT-IL AVOIR UNE AUTRE PROFESSION ? » Oui! sans hésiter; et je pense même qu'il doit en changer souvent, afin d'augmenter le champ de son expérience sensorielle et d'accumuler des matériaux intellectuels nombreux et divers.



En tous cas l'écrivain doit fuir le journalisme, tel qu'il est actuellement conçu. On peut se permettre d'écrire parfois un article de revue, mais ce n'est guère lucratif, et pour s'y borner, il faut avoir une autre industrie, ou des rentes.

Je parle du journalisme comme gagne-pain. Pour lui tourner le dos carrément, il faut du courage; car on ne renonce pas seulement à des avantages matériels qui ne sont pas très grands par rapport au travail fourni. (Il y a dans les salles de rédaction moins de sinécures que ne se l'imaginent certains jeunes provinciaux qui viennent conquérir Paris, avec la conviction naïve que la principale mission de la Presse est de faire vivre commodément la Littérature).

Le plus pénible est de renoncer à ces satisfactions de vanité, si douces aux natures faibles, très sociales et un peu grégaires, à ces caresses d'amour-propre que procure aisément à l'écrivain son accession à la petite Franc-maçonnerie des chroniqueurs.

Il faut renoncer à participer à ce petit jeu de compliments sournois, d'éloges acidulés, de mielleuses rosseries, de salamalecs, de citations et d'enguirlandements réciproques, à ce troc de la casse contre le séné par quoi tant d'insignifiants imbéciles arrivent à s'entretenir mutuellement dans l'illusion d'exister.

Il faut renoncer à cela, si l'on tient au salut de son âme, et s'habituer à vivre dans le silence, et même dans l'impopularité, comme dans un élément nutritif.

Encore une fois, je ne méprise pas tous les journalistes. Beaucoup de nos bons amis sont des journalistes professionnels; j'admire leur grand talent, qu'ils gaspillent — et j'espère qu'ils voudront bien de temps en temps collaborer à ces pages; ils feront, alors, œuvre d'AMATEURS.

Ce qui est détestable, c'est la façon dont le journalisme est actuellement organisé. On conçoit quel aspect il devrait présenter pour devenir une technique aussi loyale, aussi nécessaire, aussi méritoire que les autres.

D'une part, une presse d'information stricte, sans verbiage, anonyme; de l'autre, plusieurs grands Journaux-Revues, bimensuels ou même hebdomadaires, et qui tiendraient la masse du public au courant de tout ce qui arrive de neuf et d'intéressant dans toutes les branches de l'activité humaine (sciences, arts, métiers, sports, géographie, économie politique) comme le font pour la littérature les « NOUVELLES LITTÉRAIRES » mais en restreignant encore le rôle du journaliste professionnel, du rédacteur en chef qui devrait se borner à faire le journal. Ces publications ne coûteraient pas cher, et constitueraient un puissant moyen de culture, car elles seraient rédigées par les meilleurs techniciens des activités auxquelles elles se trouveraient consacrées, par des artistes, des savants, et par une critique digne de son beau nom, qui est synonyme d'Intelligence.

Mais il ne s'agit pas de rêver à ce que le journalisme devrait et pourrait être, il ne faut pas considérer non plus ce qu'il est exceptionnellement, à l'heure actuelle, dans ses représentants les plus sérieux, les plus compétents, les plus estimables; chez un JALOUX, un SOUDAY, un DELAISI, — qui prennent au sérieux et à cœur leur difficile métier, et dont la culture, l'honnêteté, la solidité intellectuelle, conservent un peu d'honneur à une profession de plus en plus disqualifiée (1).

J'envisage le journalisme dans ses régions moyennes, celles où peut avoir accès l'écrivain pauvre et sans notoriété qui a besoin de gagner sa vie. Soyons francs : c'est une servitude, une pourriture. Le type moyen du journaliste professionnel moderne est à détruire, comme le verbiage journalistique est à balayer.

Y a-t-il quelque chose de plus absurde que les étonnants topos d'un BONNEFON, d'un PAUL ERIO, d'un ALBERT LONDRES, d'un MAURICE DE WALLEFFE d'un SAINT-BRICE. La prose de ces décerveurs du public est un extraordinaire mélange d'emphase, de pathos ridicule, de sottise, de sentimentalité crocodilienne, de fausse émotion, de fausse élégance, de fausse littérature.

Quoi de plus inadéquat, de plus profondément stupide que les critiques d'art d'un PAWLOWSKI, par exemple, ou que l'humour de plomb de ce pauvre CURNOSKI, crétin authentique, auquel les *Nouvelles littéraires* viennent froidement de consacrer deux colonnes, et qui est certainement un des hommes les plus bêtes de ce temps.

*Je ne partage pas entièrement, à l'égard de M. PAUL SOUDAY, l'opinion de beaucoup de nos amis.*

*Evidemment, le vigoureux intellectualisme de ce critique le rend assez inaccessible à la notion de lyrisme — Je crois que l'essence même du lyrisme, surtout du lyrisme moderne lui échappe — Ses jugements sur BAUDELAIRE sont iniques, et témoignent d'une haine quasi personnelle — Ah! certes, M. SOUDAY n'est pas un mystique!*

*Mais je respecte son labeur sérieux, solide, son amour de l'intelligence, sa largeur d'épaules qui lui permet parfois de bousculer rudement la Bêtise.*

*Il a jugé tout de suite PIERRE BENOÎT.*

*Le seul fait d'avoir, dès la parution de KOENIGSMARK, appelé ce feuilleton absurde « le type même du livre à lire en chemin de fer » montre que M. PAUL SOUDAY a du coup d'œil critique, et la force de résister aux plus fougueux emballements des snobs.*

Peut-on lire sans dégoût la prose d'un CLÉMENT VAUTEL, ce Socrate de la platitude, qui finira par succomber, je l'espère, sous les coups de pied au cul qui lui arrivent de toutes parts.

Pour changer l'organisation et les mœurs de la Presse, il faudrait une révolution — nous l'aurons peut-être et dans d'autres domaines — mais point de sitôt.

Il y a dans les milieux journalistiques une ambiance de bon garçonnisme, de cordialité banale qui dompte vite les plus fiers; il vaut donc mieux se tenir à l'écart; entrer dans cette Ecurie d'Angias, c'est risquer fort « d'y ajouter ».

Mieux vaut faire de l'administration des affaires, de la finance, fabriquer et vendre quelque chose, ou même sans préjugés contre le travail du muscle, décharger toute la matinée des cageots aux Halles, ou des colis à la gare de l'Est.

Encore une remarque pour préciser la situation respective du professionnel et de l'amateur. Le tour d'esprit du professionnel consiste, on l'a déjà fait remarquer, à l'intéresser essentiellement à la façon dont on fait les choses, tandis que l'amateur s'occupe surtout du résultat de l'opération.

En tout le professionnel voit des prétextes à étaler du savoir-faire, ce qui lui vaudra l'adhésion des « connaisseurs ».

Ce savoir-faire, ce métier, cette technique, le « professionnel » prétend toujours s'en réserver la supériorité sur l'« amateur ».

Mais ce savoir-faire n'est qu'une routine. L'amateur, qui ne songe qu'au but, prend des libertés avec la technique, qu'il ne se gêne pas de bousculer. Naturellement, il a mille chances de patauger, faute souvent d'un minimum d'expérience ouvrière; mais parfois, à force de passion, de concentration mentale sur les fins où il a hâte de parvenir, il lui arrive d'inventer des moyens d'extériorisation, imprévus et puissants.

Les professionnels sont d'abord scandalisés; par la suite, ils lui empruntent ses procédés.

En matière intellectuelle et en matière esthétique, le domaine où les professionnels se disent chez eux et dont ils utilisent les ressources a été constitué par l'annexion progressive de régions découvertes par des « amateurs ». Chaque bouleversement fécond de la vision et de la technique, chaque parcelle arrachée à l'immense empire de l'inexprimé, c'est à des hommes qui avaient la mentalité de l'« amateur » et non celle du professionnel, que l'art en est redevable. Une des raisons en est que le professionnel est lié au public, et qu'il craint de choquer sérieusement les goûts acquis de ce grand public moyen dont la clientèle le fait vivre et que malheureusement, tout ce qui se fait de nouveau s'accomplit en dehors de ce public, malgré ce public, contre ce public.

M. DE FONTANES, académicien de l'Empire, homme d'esprit et littérateur professionnel, devait considérer STENDHAL comme un amateur sans importance. Sans doute nourrissait-il la même idée au sujet du VICOMTE DE CHATEAUBRIAND, un homme du monde parfait, un excellent diplomate qui écrivait en « amateur » pour charmer les loisirs d'une carrière d'homme d'Etat, et les accès d'une mélancolie malade.

Quand le vieux LA HARPE rencontra le jeune GOETHE, il admonesta sévèrement ce jeune étourdi, ce brouillon, ce touche-à-tout, qui s'occupait à la fois de tant de choses, et qui se permettait d'écrire des vers jugés à tort plaisants, sans rien connaître aux règles de la Poésie que lui, LA HARPE, possédait, enseignait et appliquait si bien. (2)

Pour MONSIEUR DE LA HARPE, GOETHE était un « amateur ».

De même que la médecine a été bouleversée par un chimiste, et la physique reconstruite entièrement par un gentilhomme qui faisait profession d'ignorer tout ce que ses devanciers avaient fait en cette matière, il est bien probable que notre vision lyrique ne sera pas renouvelée par un romancier à concours, par un poète lauréat, par un littérateur de métier; mais par les divagations désintéressées de quelque amateur, de quelque esprit profond et insatisfait qui emploiera de la sorte les loisirs que lui laisseront soit une vie oisive et souffrante (comme PROUST), soit quelque science ou quelque occupation bien éloignée de la littérature professionnelle.

On nous a fait des objections plus précises, et même des reproches à la suite de certains articles parus dans la *Revue Mont-Parnasse*. Nous essayerons la prochaine fois d'y répondre et de justifier notre point de vue sur certains aspects de l'art et de la critique d'aujourd'hui.

(A suivre)

Marcel HIVER



## PRINTEMPS DE LONDRES

Les mètres de mon cœur explosent  
Ciel cuprifère troué de cigares brûlants  
Sur les ailes d'un zéphir pneumatique  
Je plane, poète plus lourd que l'air  
Vers un soleil nickelé qui bout à bain-marie  
Sur les brouillards

Il faut des yeux de radium  
En ce siècle de ciment armé et d'hypocrisie  
Inventons une nouvelle mythologie  
Pour London, la Cité du désespoir automate à souffrances

L'aube descend en ascenseur  
Où sont les fontaines pour se laver le cœur?  
Les bijoutiers exposent des colliers de larmes à leur devant  
Les coiffeurs ont tous oublié leurs contes de fées  
Tous les jours dans les rues semblables  
Les mêmes morts s'abandonnent  
Las de la pluie  
Las de l'amour

La vraie vie coule sous les ponts  
Nous qui passons le comprenons trop tard  
Portant nos membres d'une rive à l'autre  
De l'une à l'autre  
O notre Père, donnez-nous notre peine quotidienne  
Pour ne pas crever d'ennui!

Ah! tout serait perdu sans la mer maternelle  
Dont la mamelle pend sur les docks  
Avec des printemps de vanille  
Des vermouths, des goudrons d'étés philanthropiques  
Et des hivers stellaires

Les rois sont morts : sinon, ils sont chez le photographe  
Mais Wittechapel règne  
Les juives grasses arborent des amours rousses  
Une étoile en broche entre les seins poudrés  
Un nouveau Jésus un peu plus sportif  
Traverse la rue où Chaplin naquit  
Et derrière East Ham surgit le bouddha de bronze  
(de soleil)  
Et boit du thé

Des incendiaires allument le crépuscule  
Et les pompiers dorés pompent un whisky blanc  
Enfin la nuit, les reines d'Égypte  
Souriantes fiancées en cuir repoussé  
Au cou pourri  
Se lèvent menues de leur lit-sarcophage  
Et hantent le British Museum

Et tout serait perdu sans toi  
Aurore antique  
Brise authentique des champs labourés  
Où les lièvres croient encore en Dieu  
Un tout petit printemps tennis  
Collines, cris de pluviers ivres  
Ce matin à Trafalgar Square  
Les cent mille dactylographes  
Auront le génie de Shelley!

Nouveau drapeau blond bleu blond

Et les cours du cuivre montent avec le thermomètre

Ivan GOLL

## MÉTRO

Les nègres de mon enfance  
Tachaient bien le ciel de France,  
mais leur flûte en acajou  
savait un air drôle et doux.

Or les nègres ont perdu  
Jusqu'à l'orgueil de couleur.  
Et de marine vêtus  
ils croient encore au bonheur.  
Ces enfants des pays chauds  
Aujourd'hui sont devenus  
chefs de gare du métro.

René CREVEL

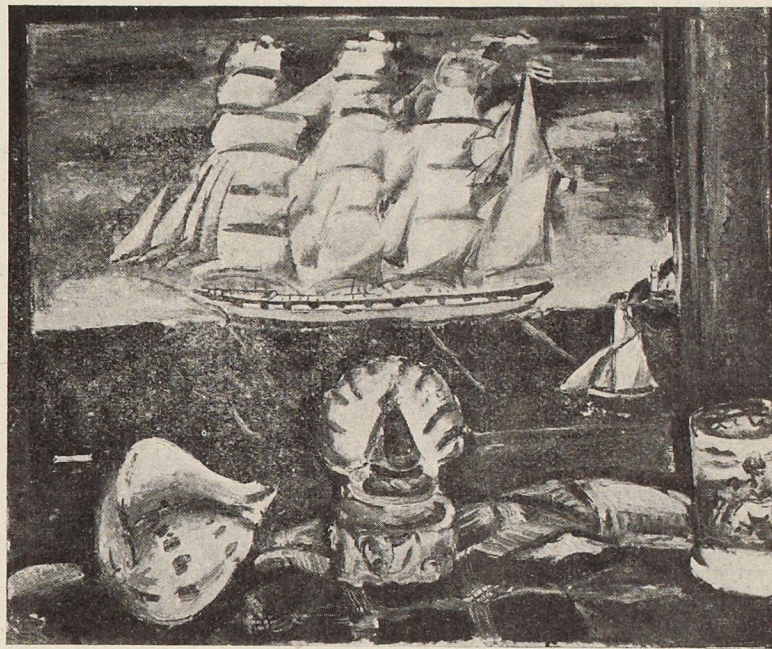
## SCAPHANDRES

Un bruit de fleur d'eau qui va éclore,  
Pétrarque, voici Laure!  
Le scaphandrier, précédé de bulles,  
Comme le Pape,  
Remonte de sa promenade somnambule  
Et va rouvrir sa soupape.

...Sous des mers perlières,  
Ou dans la tombe d'une épave,  
On commence à voir l'air  
Que par ses événements il bave.

Laure remonte du sommeil  
En frottant les bulles de ses yeux.  
Que rapporte-t-elle, pèle-mêle,  
Que rapporte-t-elle? mon Dieu!  
De leur quotidien naufrage à deux?

Henri HERTZ



Marine par OTHON - FRIESZ

## QUAND VIENDRA LE NAVIRE...

Ce soir, vous êtes vêtue de mousseline,  
Et dans le jardin, au bord du bassin,  
Vous observez le marbre sous la lune  
Et l'onde qui miroite comme de la moire...

Les navires ont jeté l'ancre dans la baie,  
Ils apportent des fruits des tropiques,  
Ils apportent des étoffes à ramages,  
Et toute la nostalgie de l'océan...

Et quand viendra le vaisseau du Brésil,  
Un lieutenant vous décrira les geysers  
Et comparera, mais c'est tellement intime,  
En chantonnant quelque chose comme un hymne!

Il vous parlera de l'azur du Gange,  
De l'espièglerie des méchants oranges-outangs,  
De la cynique danse africaine  
Et de l'éternel vagabond hollandais.

Il vous montrera un album du Kamtchatka  
Où il n'y a encore aucune culture,  
Fera allusion au tendre amour d'une geisha  
Sans rien dire de la liaison future...

Votre imagination planant au delà des mers,  
L'éventail déployé comme un paon,  
Vous vous serrerez contre lui avec un doux frisson  
Et vous l'aimerez plus tendrement encore.

Igor CEVERIANINE

(Traduit par M<sup>me</sup> L. AIMOT).



## LE SCULPTEUR MATÉO HERNANDEZ

S'il faut louer l'art moderne de fuir l'anecdote, il serait pourtant souhaitable que les artistes étendissent enfin leurs investigations à d'autres thèmes qu'à l'étude d'une femme nue en contemplation devant trois pommes dans une assiette. Quels que soient la diversité des matières et l'intérêt de la construction et du jeu des articulations qu'offre un pareil sujet, on se demande si la personnalité d'un artiste ne se manifeste pas aussi dans le choix auquel il se décide parmi les innombrables éléments dont se compose l'univers, et qu'il redistribue sur sa toile. Les animaux, par exemple, ne présenteraient-ils point un champ de recherches tout aussi vaste? Les sculpteurs semblent l'avoir compris. *Mateo Hernandez*, enfin, offre le spectacle tout nouveau pour nous d'un esprit qui, sans idées préconçues, ne veut que se soumettre à la vie et à l'observation de la nature.

Ce n'est point qu'il ait perdu le souci du style, qu'il néglige les inquiétudes et les besoins de notre temps et qu'il ignore cette simplification et ces calculs qui conviennent à notre goût. Rien n'est plus voulu ni plus équilibré que les beaux objets qu'il invente. Mais la nature y est toujours présente; et certains détails auxquels la vérité a obligé leur auteur font que ces animaux mangent, respirent et bougent. Le tout est d'une miraculeuse harmonie.

Ainsi, *Hernandez* ne ferme pas la porte sur lui, et, grâce à ce respect naïf du monde extérieur, se permet toujours une issue vers de nouvelles possibilités et des changements opportuns. Il détermine l'œuvre d'art, mais la nature le détermine, et ainsi, il se sent vivre au sein d'un mouvement perpétuel et de ce trouble où doit toujours flotter l'artiste qui veut que son œuvre ne cesse de respirer et d'offrir ces formes éternellement animées qu'on appelle l'art classique.

*Mateo Hernandez* choisit les pierres les plus dures, le granit et cette diorite noire des Assyriens, qui exigent un long effort et une combinaison soutenue de la réflexion et du désir : il doit ainsi accumuler les observations les plus contradictoires, prolonger ses émotions, et, en même temps, ne rien laisser à l'aventure. Il connaît cette loi amère, selon laquelle la difficulté et les obstacles font rebondir le génie vers une destinée plus complète et un plus large horizon. Et la perpétuelle préoccupation de la réalité l'excitant autant que la résistance qui fait saigner ses mains, son effort aboutit à des œuvres aussi vraies que personnelles, et pour lesquelles le mot de perfection paraît absolument irrécusable.

Il faut, pour aller vers les choses avec une formule toute faite et l'espoir de les réduire à cette formule, vraiment douter de l'inépuisable fécondité du cerveau humain et avoir bien peu de confiance en soi. *Hernandez* a compris tout de suite ce secret auquel tant d'artistes ne sont arrivés qu'à la fin de leur carrière, et qui est qu'un certain abandon à la nature nous peut faire découvrir mille formes plus étranges que n'en saurait rêver notre imagination.

■  
*HERNANDEZ* a immédiatement trouvé la juste mesure, selon laquelle se doivent composer notre art et la vie extérieure. A chaque nouveau modèle, à chaque nouvelle sollicitation du monde, *Hernandez* se transforme audacieusement, confiant en son unité intérieure et profonde, et sûr de retrouver dans chacune de ses créations sa volonté singulière, l'énergie originelle et unique qui est en lui. Au point où se fait l'accord, naît un chef-d'œuvre.

On peut désormais tout attendre de cet artiste. Les œuvres qu'il nous donnera, bustes, nus, etc... seront des réussites aussi heureuses que ses animaux, et il pourra s'attaquer à des ouvrages d'architecture, entreprise à laquelle aboutit nécessairement tout sculpteur, s'il se sent chaque jour plus pur et plus puissant.

Déjà, divers bustes d'*Hernandez* affirment cette conscience et cette diversité; il nous a été donné d'admirer l'an passé le buste de l'excellent écrivain hispano-américain *Ventura Garcia Calderon*, qui est une chose pleine de force et de richesse. Il en est de même des bustes d'*Oliverio Girondo*, poète inquiétant par son œuvre comme par son masque, et d'une danseuse gitane, mystérieux aussi, celui-ci, et plein de charmes. Un examen attentif permet de distinguer les éléments nombreux qui concourent à l'achèvement de ces œuvres robustes et sereines. A l'aspect de tant de science mêlée à tant d'amour, nous ne pouvons que nous sentir réconfortés.

Joindre à un réalisme aussi poussé un sentiment aussi personnel est un exploit qu'a souvent accompli la race à laquelle appartient *Mateo Hernandez*. Les oiseaux qu'il façonne ont ce frémissement dans la fixité, cette hauteur, cette élégance massive, cette obstination farouche et vibrante des plus belles créations de l'art espagnol. Il y a dans le talent d'*Hernandez* quelque chose d'indomptable et d'assuré, qui impose, à son tour, la certitude.

Jean CASSOU

## LE PEINTRE EDMOND KAYSER

C'est à un diner de peintres que je rencontrai *Kaiser* pour la première fois. Tout d'abord je ne remarquai pas autrement ce convive silencieux et effacé qui mangeait en face de moi; mais à une réflexion singulièrement aiguë qu'il fit d'une voix très douce et un peu grave, — comme en s'excusant de la liberté, grande qu'il prenait de nous parler, — et à laquelle, d'ailleurs, personne ne fit attention dans le tumulte de cette fin de repas, je le dévisageai plus attentivement. C'est alors seulement que je découvris le caractère et la qualité vraiment rares de ce visage ascétique auquel une calvitie prématurée confère je ne sais quelle austérité d'un autre temps, quel rayonnement pensif... Et je me plus à me représenter en mon voisin de table quelque anachronique apôtre de la Réforme, disciple méditatif du Mélanchton, qu'un *Lucas Cranach* eût peint avec ferveur.

Depuis, j'ai eu tout le loisir d'analyser plus profondément ce visage devenu familier et de découvrir à travers la mélancolie persistante et affectueuse dans laquelle il baigne, une des plus fortes personnalités artistiques de ce temps.

◆  
Rarement l'on vit artiste plus modeste et plus ennemi de toute réclame que celui-ci. Il se dégage des quelques dernières toiles de *Kaiser* réunies actuellement à la galerie Weil une si évidente leçon de tact et de dignité, que nous ne pouvons nous empêcher d'inviter pas mal de peintres d'aujourd'hui, pour lesquels toute publicité est bonne, à en tirer l'enseignement qu'elle comporte. Il y a là toute l'émotion et toute la simplicité des choses profondément senties; toute la tendresse d'une âme singulièrement attentive à ne

laisser sourdre sa richesse que vierge de tout alliage impur et passée rigoureusement, mais sans effort visible, au crible d'une intelligence aiguisée au contact des maîtres.

*Kaiser* ne force point notre admiration mais nous invite avec douceur à participer de son émotion devant la nature et les êtres qui l'animent. Nul plus que lui dans sa peinture ne « tord le cou à l'éloquence »; il a en horreur tout bavardage plastique inutile, toute vaine déclamation. S'il essaie de nous décrire et de nous restituer l'atmosphère pensive et un peu triste des quais parisiens; la joie salubre des paysages toulonnais ou l'intimité charmante de Cassis et de ses chemins argentés, c'est de la même voix tranquillement pénétrante, avec les mêmes inflexions de noblesse ingénue qu'il nous parle et nous émeut. Ce qu'un tel langage peut avoir de séduisant, malgré que très dépouillé, à notre époque de pathos et de surenchères, il est inutile de le souligner car son parfum est poétique.

Poète dans ses paysages, *Kaiser* l'est également dans ses compositions où il fait jouer intelligemment personnages et animaux et où il atteint tout naturellement au style; ainsi que dans ses figures et nus dans lesquels nous le retrouvons toujours égal à lui-même.

◆  
C'est bien cela... à la fin d'un diner tumultueux de copains un peu ivres, *Kaiser* a dit doucement d'un mot délicat et très juste auquel personne n'a tout d'abord prêté grande attention; mais qu'il veuille bien patienter quelque temps : — une fois dissipées les fumées de l'ivresse, ce mot fera son chemin...

BRABO





BOIS ORIGINAL DE SERGE FOTINSKY

## DÉCORS

Un journal théâtral fait une enquête sur la « crise du décor », l'« Evolution du décor ». Les peintres répondent.

Les peintres trouvent que le décor « évolue ». Les peintres croient que faire des décors, c'est accrocher une toile peinte derrière l'acteur. Ces toiles, en effet, « évoluent » : au lieu de peindre style 1900, on peint style 1923. Seulement, on ferait bien, tout de même, de se demander si c'est là de la peinture ou du décor. On ferait bien de dire, d'abord, ce que c'est qu'un décor.

Nous ne voyons pas, au théâtre, des décors, pour la plupart, — nous ne voyons que de la décoration théâtrale... ce qui n'est pas la même chose. Créer un décor n'est pas faire de la décoration. Créer un décor, c'est refléter l'action par des moyens scéniques, non pas par des moyens picturaux. C'est recréer l'atmosphère psychologique du drame par des éléments qui appartiennent à la scène (pas à la peinture). C'est créer l'unité entre l'acteur, être vivant, et son ambiance. Quelle unité peut-il y avoir entre l'acteur, être vivant, et une toile peinte?

Créer un décor, c'est organiser l'espace qui entoure l'acteur. Est-ce le peintre qui organise l'espace? C'est l'architecte. Créer un décor, c'est faire œuvre d'architecte.

Les éléments du décor : les éléments plastiques, les volumes et leurs surfaces, — éléments de toute architecture. Ce qui donne la vie à ces éléments : la lumière — source de vie de toute architecture.

La couleur? Certes, la couleur aussi. Mais on ne commence pas par la couleur.

Concevez une scène sombre ou gaie, je le veux bien. Mais si vous continuez au delà sans l'organiser d'abord, vous tombez dans un vague dilettantisme.

Organiser l'espace autour de l'acteur, c'est établir une relation nouvelle entre l'acteur et l'espace. C'est, en premier lieu, créer l'expression par la *proportion*. Un décor n'est ni grand ni petit, aussi long que la scène est vide. Il est grand ou petit par la proportion à l'acteur — et à son rôle. Certes, les éléments du décor ont leur valeur propre; mais la hauteur d'une voûte, l'oppression d'un plafond bas, l'immensité d'un ciel sur la scène, ne deviendront définitivement immensité, oppression, hauteur, que par la relation entre l'acteur et l'espace qui l'entoure.

Le décor organise l'espace en créant un rythme spatial. Il part de l'acteur, il revient à l'acteur, — comme le rythme architectural part de l'homme et se rapporte à l'homme.

L'architecte qui crée dans l'espace est avec son corps dans cet espace imaginaire. L'architecte qui organise le décor est dans cette ambiance imaginée, comme l'acteur se trouve

dans l'espace de la scène. *En œuvrant la création spatiale, l'architecte se trouve à la place de l'acteur.*

Il n'y a plus d'erreur de proportion possible. Il n'y a plus d'effort d'imagination nécessaire. Dans le procédé même de sa création, l'architecte se substitue à l'acteur.

Point de départ de la création architecturale : l'homme dans l'espace vide. Point de départ de la création scénique : l'acteur dans l'espace vide.

\* \* \*

Il ne suffit pas d'être peintre pour faire une bonne décoration. Il ne suffit pas d'être architecte pour faire un bon décor. Il ne suffit pas, non plus, d'être metteur en scène pour faire un bon décor.

Les grands metteurs en scène le savent. Leur art de diriger l'œuvre symphonique de la scène est dans l'utilisation des compétences : ils s'adressent à celui qui sait. Ils s'adressent à ce nouveau collaborateur, le metteur en scène-architecte, qui conçoit, avec eux, la mise en scène, établit la réalisation plastique, visuelle, d'une pièce.

Mais une autre conception fait ravage : la conception du metteur en scène-surhomme. C'est le surhomme introuvable de Gordon Craig : l'auteur-poète-compositeur-metteur en scène-régisseur-architecte-peintre-décorateur-costumier-électricien. Nos metteurs en scène sont bien gentils de laisser encore à l'auteur le soin d'écrire la pièce. Mais, pour le reste, ils s'en chargent.

Les petites scènes d'avant-garde — celles que Gémier appelle les scènes-mouchoir-de-poche — favorisent l'éclosion des surhommes de poche. Si le public savait comme il est facile d'être surhomme sur une scène de six mètres carrés!

Ce surhomme ne veut plus s'adresser à celui qui sait. Il croit savoir lui-même. Et, en effet, il sait : il sait... son petit système.

Un metteur en scène moderne qui se respecte a son petit système. L'un a la baie — inamovible comme un secrétaire de l'Académie. L'autre a le jeu de cubes. Tous ont les rideaux. Et puis — un, deux, trois, — gentiment, on fait entrer toutes les pièces dans le petit système...

Ça ne va pas toujours sans écorchures. On presse un peu, on désarticule un peu les membres, on les coupe s'il le faut. On en ajoute aussi, — surtout, pour jouer devant le rideau. Avec un peu de volonté et de conviction, on finit toujours par faire entrer une pièce dans le petit système.

Alors, on peut parler d'« unité scénique » : Tout, nous dit-on, la réalisation par la parole, les gestes de l'acteur et l'ambiance scénique, tout est sorti d'une conception unique. Il y a, en effet, conception unique — unique pour toutes les pièces.

Ou bien le metteur en scène ne sait plus. Alors, il cherche



quelqu'un pour lui aider. Et il trouve : le peintre. Il a recours au peintre, dont il voulait débarrasser la scène. Et le malheur de la « décoration » recommence.

Dilemme entre deux solutions insuffisantes : le système fixe et le décor de peintre.

\* \* \*

L'imagination plastique créera le décor plastique nouveau. La pauvreté d'imagination est à l'aise dans le décor fixe.

L'imagination plastique crée une *synthèse* chaque fois neuve. La pauvreté d'imagination utilise la simplification préconçue.

La simplification par principe préconçu finit par faire le désespoir du spectateur. Elle fait le bonheur de tout metteur en scène dépourvu de fantaisie, qui pourra, dès lors, cacher la maigreur de son invention derrière un principe reconnu.

Souvent, aussi, derrière une ingéniosité technique.

Attention! Tournant dangereux!

On veut nous tromper : *L'ingéniosité a pris la place de l'imagination.*

L'ingéniosité du « métier » est légitime au service d'une imagination créatrice. L'équilibre entre la force créatrice et l'invention technique fait le don du vrai metteur en scène-architecte.

Mais, souvent, c'est uniquement une solution technique ingénieuse qu'on nous présente comme solution artistique. Méfions-nous : l'ingéniosité ne sert plus des qualités artistiques, elle les remplace.

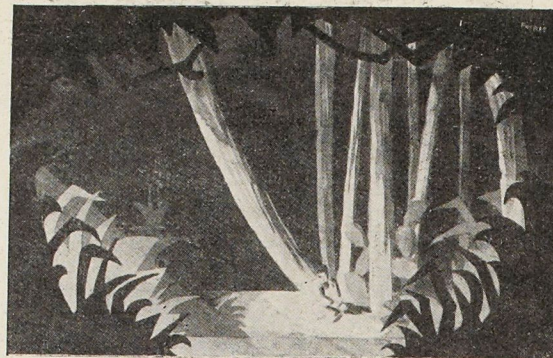
Résultat : une synthèse sans signification expressive, nulle au point de vue art. Une synthèse de départ — au lieu d'une synthèse d'arrivée.

La synthèse est un but. But d'artiste, but de créateur. Elle n'est guère un point de départ.

Synthèse signifie : avoir quelque chose à synthétiser.

Mais, si on n'a rien?

Synthèse signifie : richesse contenue.



Décor pour l'Empereur Jones, de O'NEILL.

par W. R. FUERST

Mais, si on est pauvre?

Synthèse signifie : soumission de la fantaisie sous la Loi, effort vers la maîtrise conscience. Synthèse signifie : le maximum d'expression avec le minimum de moyens.

Mais si, avec un minimum de moyens, on n'arrive qu'à un minimum d'expression?

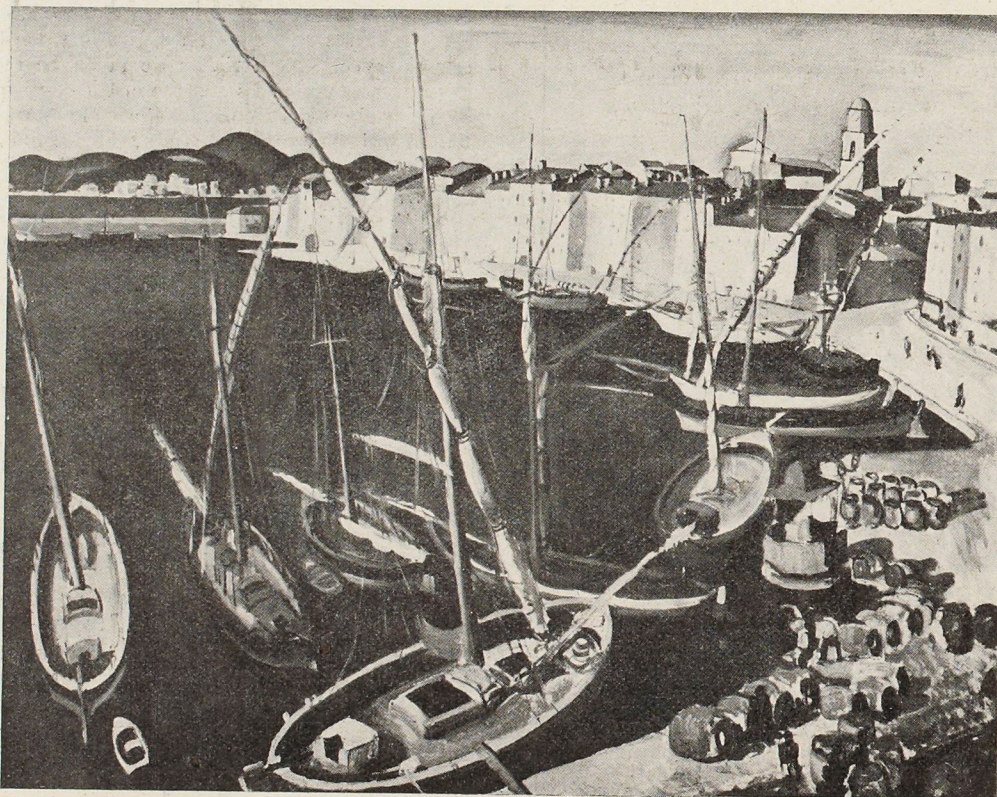
La synthèse n'est pas pour tout le monde. Mais tout le monde fait de la synthèse.

On est « ingénieux ». Et on est pauvre.

On nous trompe.

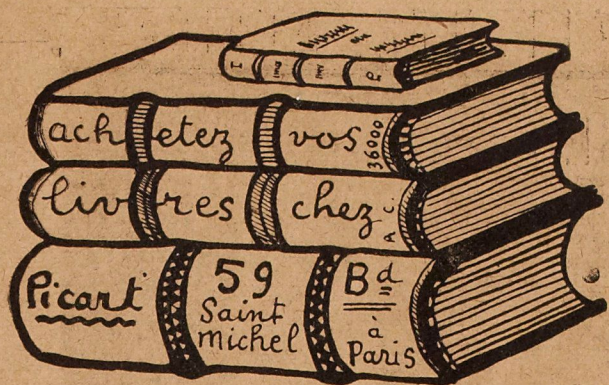
**Walter-René FUERST**

Architecte-metteur en scène  
au Théâtre National de l'Odéon.



CERIA





**LIBRAIRIE GENERALE DES SCIENCES OCCULTES**  
**CHACORNAC**  
 11 quai S<sup>t</sup> Michel.  
 Paris. V<sup>me</sup>  
 tous les livres  
 sur  
 l'occultisme.

**LIBRAIRIE ORIENTALISTE**  
 RELIGION. LANGUE. ART. HISTOIRE.  
 SWASTIKA PAUL GEVTHNER  
 TOUS LES LIVRES MÊME LES PLUS RARES  
 SUR L'ORIENTALISME

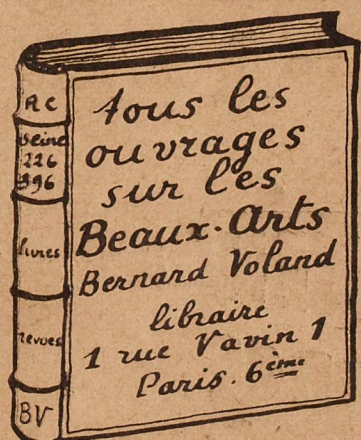
13, Rue Jacob (EV. 6<sup>e</sup>). Tél.: Gobelins 15-62

achetez vos livres, vos revues  
 à la *librairie*  
*Montparnasse*  
 arts et lettres  
 ▲ BIGEON ▲  
 129 Boulevard Montparnasse

seine

169099

tous les procédés artistiques pour décorer les tissus  
 robes, mouchoirs, châles — ameublement.  
 Madame Rychner-Benlis. 64 rue Dareau EV 14<sup>me</sup>  
 — Leçons et commandes —



visitez la Galerie d'art A.L. Figuière  
 145 Bd Montparnasse. 145

**E. M. DAVID**  
**CISELEUR**  
**DECORATEUR**  
 MÉDAILLÉ  
**108 RUE DE RENNES**  
**PARIS 6<sup>ME</sup>**  
 SES BIJOUX **ED** SES PEINTURES



# LA PUBLICITÉ DU CAP EST FRAPPANTE, EFFICACE.

## PEU COUTEUSE

**antiquités**  
chine, Japon, Etoffes,  
bijoux.  
148 B<sup>d</sup> Montparnasse  
tél. gob. 25.09. R.C. 217.162

Objets d'art  
meubles anciens de style  
**Parnasse-Musée**  
R.C. Marcel Civet. 234.577  
135 B<sup>d</sup> du Montparnasse. EV.  
• gravures •  
tableaux anciens et modernes

**antiquités.**  
achat et vente d'objets anciens  
**m<sup>me</sup> Lelong-Coiffier.**  
spécialité d'ameublements artistiques  
sièges anciens. Authenticité garantie  
30 et 51 av. de l'Observatoire. EV  
téléph. gobelins 54.97. R.C. Seine n° 613.

La maison d'antiquités  
**au joli Bibelot**  
Fabre - 81 B<sup>d</sup> Raspail  
avise les artistes  
qu'elle achète ou échange  
Tous bibelots: cuivres, étains  
ivoires, cristaux, art nègre  
ou chinois, étoffes, châles,  
meubles, bijoux, etc...  
téléphone: Ségur 21-72. R.C. 222755

**antiquités.**  
**m<sup>me</sup> Geo Lenoir**  
meubles rustiques  
11 bis rue Delambre.  
R.C. 212.70  
tél: Fleurus 10-50

pour architectes, dessinateurs,  
♦ décorateurs ♦  
spécialité  
**d'Entoilages**  
de plans et de dessins  
de toute dimension.  
♦ travail rapide et soigné ♦  
**Forest 17 rue de Buci.**  
6<sup>ème</sup> arr dt Paris

**Kodaks**  
**attention!**  
**ne bougez plus!**  
**Photo**  **Phono**  
R.C. Seine 50945  
**du Lion**  
7 et 9 place Denfert-Rochereau  
tous travaux photographiques  
exécutés avec soin et rapidement.  
Pathé-Baby avec Films  
en vente et en location - Disques -

**OXENAAR ET**  
**PERCEVAULT**  
**PHOTOGRAVEURS**  
6 bis rue Campagne-Première  
Téléph: gob. 53.59 • Paris 14<sup>ème</sup>  
**TOUS LES PROCÉDÉS**  
**LES PLUS MODERNES**



# ART - CRITIQUE ET THÉORIE

## ART ET THÉORIE

« Une théorie d'art aide à la critique, non à la création », affirme M. du Paur, qui professe d'excellents aperçus, encore que bourgeoisement désabusés, sur l'art et la décoration.

Une théorie? c'est-à-dire un ensemble de règles où la faculté discursive (qui n'est si souvent que bavardage) l'emporte sur la sensibilité, la volonté sur le don et le goût (naturels ou cultivés) qui constituent l'état de grâce de l'artiste, le génie.

Nous savons bien qu'artistes et poètes peuvent désavouer l'intelligence et le sens critique, mais le mépris que certains affichent, il n'y faut pas croire, même s'ils sont de bonne foi; le plus souvent, ils se trompent ou prennent une attitude. Chez eux, l'intelligence et le sens critiquent qu'agissent avec discrétion, profondément, à la manière d'une fonction organique sans laquelle la vie ne serait point, et que l'on oublie superbement; l'un et l'autre s'amalgament, tout en les ordonnant, aux autres éléments de l'œuvre. Aussi, rien d'étonnant si les auteurs ne songent pas plus à s'en prévaloir que de la couleur de leur encre, du format de leur papier ou de leurs tableaux. Leur grande préoccupation, c'est le libre jeu, l'accord harmonieux de leurs qualités, le développement de celles qui leur paraissent insuffisantes.

Chacun le sait, il ne suffit pas d'attendre l'inspiration et l'artiste doué, mais qui travaille trop peu (travailler, ici, c'est penser son œuvre, et y penser, s'exercer de l'œil et de la main) ne réalisera rien qui s'impose. Mais il faut compléter le diptyque : l'artiste de peu de talent qui raticoine à perte de page, même s'il met des accroche-cœurs à ses phrases et de jolis sourires à ses discours, restera infiniment au-dessous du premier.

Chez un Raphaël, par exemple, l'harmonie existe à l'état de prédestination, et l'œuvre réalise un équilibre aux apparences de spontanéité et de profusion. Pourtant, des compositions comme *l'Ecole d'Athènes*, *le Parnasse*, et tant d'autres sujets profanes ou sacrés, témoignent, en plus d'un labeur considérable, d'une culture raffinée et d'une intelligence sagace du sujet; l'arrangement et l'expression prouvent une sûreté de choix d'un discernement sans faiblesse, un goût critique que la raison admire, et, plus tard, érige en principes à l'usage d'autrui. Mais qui s'en soucie, alors qu'il contemple ces fresques et s'émerveille? C'est une œuvre à l'état pur, débarrassée de ses échafaudages, recherches et essais; les fondements même, comme dans un bel édifice, en restent celés.

Plus tard, des abstrauteurs de quintessence s'efforceront de formuler les lois apparentes d'une telle création, mais, sans recourir à la théorie bergsonienne, qui ne voit l'arbitraire et la vanité d'une telle prétention au point de vue spirituel? Au point de vue pratique, le résultat s'avère aussi piteux et se résume en un mot : singerie. Singerie, le retour à Ingres et à David, récemment préconisé par nos plus hardis rénovateurs; singerie, le retour au raphaélisme et au préraphaélisme; singerie, le retour de David à l'antique, et même, chez le très grand et noble Poussin, parfois... L'académisme de l'Ecole des Beaux-Arts manifesta la plus belle continuité de singerie qui se vit jamais. De nos jours, enfin, ce n'est pas seulement au Jardin des Plantes que la cage aux singes est le plus richement peuplée.

Jusque chez les plus forts, cette erreur devient faiblesse et aboutit, toute proportion gardée, à la même contrefaçon que chez leurs minuscules suiveurs. Car la raison malgré tout, même aidée de l'enthousiasme, demeure extérieure à l'œuvre admirée, qui, pareille à la vie, garde son secret. Ce n'est pas pour qu'ils les imitent qu'au cours des humanités, on fait étudier les grands écrivains aux jeunes gens, mais pour émouvoir et développer leurs propres dons. Il semble que les élèves de l'Ecole des Beaux-Arts, d'autres aussi, qui ne s'affirment pas moins écolâtres pour adopter d'autres maîtres, éprouvent de la difficulté à comprendre pareille méthode et à s'y soumettre. Ce vice de jugement les quitte rarement dans la suite de leur carrière et se transforme en une monomanie dont nos Salons disent assez l'insanité et le désagrément. Il n'y a pas d'exemple en littérature d'une telle persévérance dans l'erreur, et on chercherait vainement un grand écrivain offrant dans sa maturité l'exemple déplorable donné par Ingres et David, un écrivain proclamant la nécessité d'écrire d'après *Antigone*, ou la *Divine Comédie*.

## CRITIQUE ET THÉORIE

Malfaisante aux artistes, une théorie favorise-t-elle la critique? L'apologue d'Esope pour la langue répond admirablement : oui dans tel cas, non dans tel autre, suivant les personnes. Et puis, la théorie, il faut la choisir; combien sont en état de faire valablement un choix? Et, parmi ceux-là, combien oseraient affronter le reproche de pédantisme, facilement encouru dans une époque qui a perdu le noble goût des idées, et que la vérité gratuite n'intéresse guère? Aussi, la plupart résolvent-ils la question avec désinvolture : ils ignorent ou dédaignent. Nul ne se risquerait, aujourd'hui, comme naguère Péladan, à citer *Phèdre* ou le *Banquet* dans un *Salon*; mais quoi, c'était manifestement un esthéticien.

On pourrait évoquer ici le débat de la critique doctrinaire et de la doctrine impressionniste, mais à quelle fin? L'inutilité apparaît flagrante; pareille discussion risque de n'intéresser personne. Alors qu'en philosophie et en littérature, des critiques comme Jacques Maritain, Pierre Lasserre, Massis, Jacques Rivière, Marcel Martinet, remettent vigoureusement en honneur la critique d'idées et se réclament d'un système défini, la critique d'art, surtout depuis Apollinaire et Salmon, se tient dans une incohérence peut-être fantaisiste, mais non exempte d'esprit de clan, dangereuse tantôt par l'outrance à froid, tantôt par certain tour humoristique qui fleure la mystification. Aussi, cette critique va chaque jour perdant en autorité, et Marcel Martinet, dernièrement, exprimait une juste méfiance à l'égard de certains jugements de Salmon.

Dans l'intérêt de la critique d'art, on souhaite ardemment qu'elle devienne plus rigoureuse dans ses principes comme dans ses jugements, plus réellement critique, en un mot. Je sais tout ce qu'on peut objecter : les limites, les incompréhensions, les méfaits de la critique doctrinaire; qu'elle peut brider la faculté de sentir, essentielle devant une œuvre d'art; stéréotyper le jugement, et que, pour une part, elle rend possible, sinon nécessaire, la critique impressionniste. Tout bien considéré, je m'y range pourtant, ne serait-ce que par une réaction salutaire. De plus, seule, elle représente, aujourd'hui, une possibilité de restauration; seule, elle peut signifier cette grande charge de juger; seule, elle remédiera au reproche d'individualisme superficiel et contribuera aux aspirations constructives éparses un peu partout; seule, elle peut devenir à son tour un art du jugement, difficile comme tous les arts. C'est parce qu'on ne sait pas à quel point la véritable critique n'est pas « aisée » qu'on en trouve si peu dans les innombrables élucubrations qui usurpent son nom et la diffament.

## LA CRITIQUE DES ARTISTES

Un grand progrès s'accomplirait déjà si les artistes (les peintres surtout) consentaient à publier moins de critique. On leur dirait volontiers que, loin d'y exceller, comme il semblerait normal de prime abord, ils sont les juges les plus partiiaux, toujours fort suspects, et d'autant que plus grands artistes : des exemples fameux, à diverses époques de l'art, le prouvent magistralement.

Les questions de personnes écartées, il reste, en dernière analyse, que les appréciations d'artistes, si elles ne tournent pas à l'apologie plus ou moins déguisée, aboutissent à justifier encore plus leurs défauts que leurs théories, défauts qu'ils aggravent en les raisonnant. D'autre part, elles les inclinent à un didactisme qui s'accorde mal au tempérament de l'artiste.

Ce point de vue paraîtra excessif ou paradoxal. Pourtant, qu'on y songe : depuis les Conférences de l'Académie Royale jusqu'à nos jours, les erreurs les plus funestes à l'art se propagèrent surtout par les artistes. Sans doute, il y a Fromentin; mais sa critique procède de la littérature autant que de la technique picturale et les *Maîtres d'autrefois*, plus qu'à la critique, se rattachent à l'histoire. Dans un autre sens, diront les peintres, il y a Diderot. Pourtant son esthétique à tendance morale et littéraire, dont on exagéra bien l'influence, ne put rien contre Boucher ni Fragonard, et il serait peut-être temps de considérer cet esprit, admirable de vigueur et de vivacité, comme une victime de Greuze, et ses *Salons* comme un dommage qui s'ajoute aux dégâts de la *Cruche Cassée*.

H. MARTINIE



# INTERVIEWES <sup>(1)</sup> POSTHUMES

## Monsieur Bonnard

— Pas si bonnard que ça, me dit cet éminent liquoriste. Je ne changerai pas mon métier contre une place de président des Indépendants.

...Impressionniste, fils d'impressionniste et petits-fils d'impressionnistes. Oui, monsieur.

...Aussi loin que je remonte sur l'échelle des membres mâles de ma famille, je ne connais que des impressionnistes. N'est-ce pas impressionnant ? Pour moi, tout l'art réside dans l'impression.

...Oui. On a toujours le droit d'être un bourgeois, d'aimer la vie tranquille et un peu méfiante de la banlieue parisienne, les nappes à carreaux, les petits toutous, les modistes (elles m'ont tant appris) l'ameublement et fer vernissé. N'est-ce pas, Monsieur l'interviewé qu'on a le droit, en somme, comme disait Flaubert, d'être un cœur simple ?

...Oui, j'ai eu un deuil dans ma vie. A la campagne, on ne rigole pas tous les jours. Autrefois, je recevais la *Revue Blanche*. Elle était à l'image de mon âme et me faisait, à chaque numéro, passer une bonne journée. Et maintenant, pardonnez ma défaillance, elle est morte. Pourquoi lui avoir survécu ? Il va falloir encore faire des petits pâtés.

...L'essentiel, c'est d'avoir pour soi la critique. Ah ça ! C'est plus important qu'on ne croie.

Et puis, un marchand, ça c'est encore plus important.

Une fois que vous avez un marchand pour soutenir vos toiles (pardonnez-moi l'expression) vous n'avez plus qu'à vous laisser aller. C'est lui qui a tout le boulot.

Il ne faut pas croire qu'il soit nécessaire d'être modeste. Faut être exigeant. Le public est persuadé que ce qui coûte cher ne saurait être médiocre.

...Il vaudrait peut-être mieux ne pas parler de cela. C'est un péché de jeunesse. Enfin. Faut bien avoir ses petits vices, pas vrai ! Oui, mais pas d'abus, pas d'abus, disait le docteur de ma famille : « Je vous autorise *Amies* de Verlaine, mais par la *Légende des Sexes*, de M. Haraucourt, ça vous donnerait des émotions trop violentes, et vous savez, ça, dans vos œuvres, je vous l'interdit absolument, pas d'émotion ».

... Pas de danger, allez. Il me connaît bien mal, notre cher docteur. Que voulez-vous, à partir d'un certain âge, on n'a plus besoin de lutter, et Dieu sait comme nous avons lutté. Si vous aviez vu nos accrochages. Quels héroïsmes dépensés pour la cause sacrée de la peinture néo-liquoriste. Dieu merci, j'ai conservé un bon estomac, et, avec une bonne digestion on est sauvé, les œuvres, ça vient tout seul, tout gentiment.

...Je n'ai qu'un disciple : Marie Laurencin.

... La littérature m'intéresse peu, j'aime mieux les fleurs et, entre nous toujours, certaines spécialités culinaires. Mais dites bien que j'estime qu'il existe actuellement un grand, très grand écrivain français, auquel on mesure une place mais qui l'aura, première de toutes...

— L'émotion m'étrangle, quel trouble me saisit. Que va-t-il me révéler ? Je suis pendu à sa barbe. Sera-ce Léon Werth Charles-Louis Philippe, Octave Mirbeau ou Francis Carco.

— ...mière de toutes, Charles Vildrac.

(1) M. Eugène Marsan prétend qu'entrevue doit s'écrire interviewe en bon français.



FELS

## POÈMES

### LA LAMPE

A Anton Dick.

J'allume la lampe pour la nuit.  
Il y a tant de spectres dans les ténèbres  
Sans couleur ni forme ni voix  
Que la vision blanche m'effraie,  
La feuille orpheline me donne le frisson.  
Un morceau de lumière tombe dans l'espace.  
Le rond de la lampe attire mille pensées,  
Comme les papillons des champs obscurs.  
L'œil s'arrête devant l'horizon,  
Pourtant je suis là, où je ne suis pas.

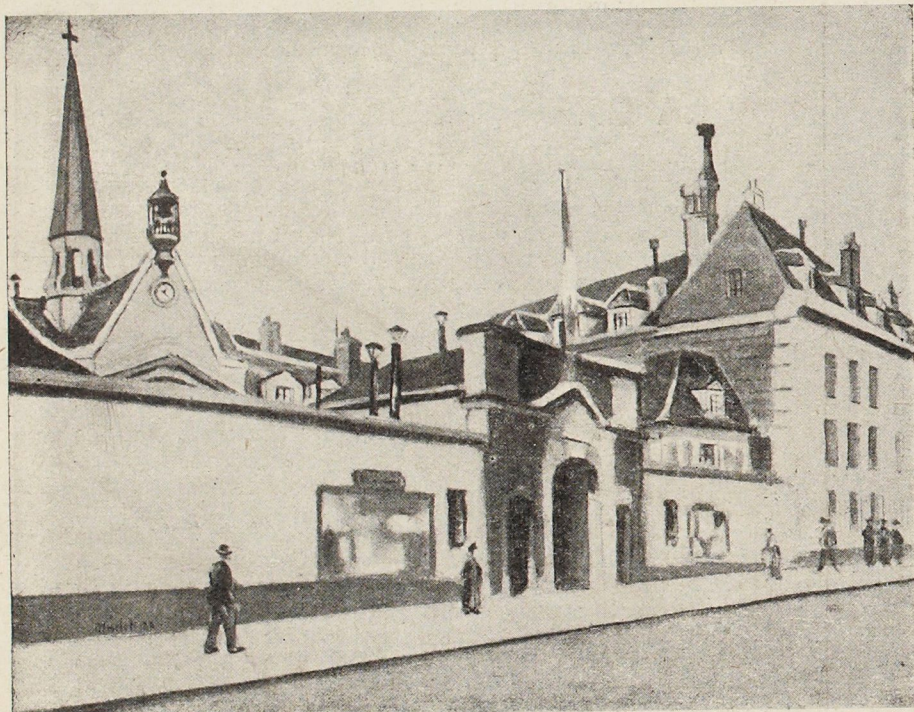
### JEU D'ENFANT

L'enfant laissé à soi  
Bâtit son ciel avec ses mains menues.  
Ecrit dessus ses rêves fantastiques.  
Sa logique s'enchaîne par des merveilles violettes,  
Sa voix pressent des visions,  
Sa main les touche...  
Lorsque son ciel s'obscurcit, s'écroule  
Un monstre grotesque, un hippopotame le dévore,  
Une contrariété mélancolique

des larmes,

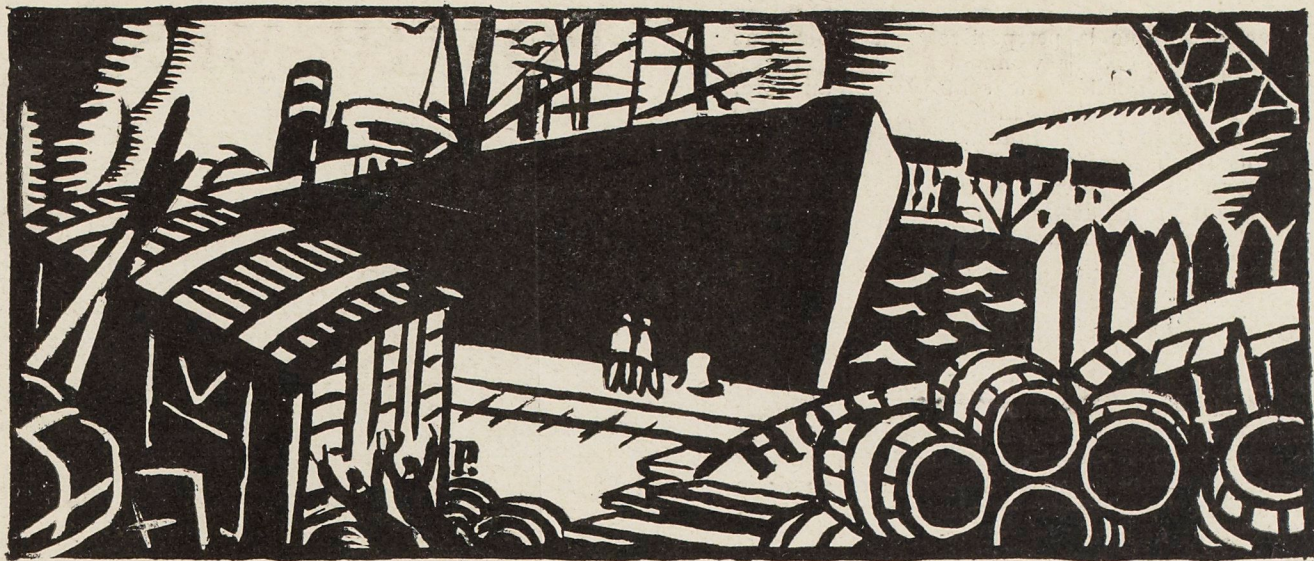
La voix nuancée d'un bleu,  
de nouveau l'enfant avec ses mains menues bâtit son  
ciel rose....

Ary JUSTMAN



Le vieux Paris par MACLET





BOIS ORIGINAL DE FRANS MASEREEL

## ÉMIGRANTS JUIFS



Israël, Israël, peuple entêté de vivre ! Prends le pain sans levain et les herbes amères. Ceins tes reins, prends ton bâton, marche vers Odessa, vers Hambourg, où vers Brême : l'Océan se fendra de nouveau devant toi !  
André SPIRE.

Joie unique d'un départ, fantaisie du voyage, où se succèdent, se rassemblent, film curieux, les plus diverses images du monde, vous avez été justement chantées ! Aimons les nostalgies vers les rives de soleil, les désirs de lumineux paysages évoquant, — jadis, dans les anciens bouquins, — mâturs ou voiles, grand routes paisibles où chantent d'insoucieux voyageurs, et — maintenant — paquebots aux mille lumières, trains de luxe au sûr confort. Le charme des mélancolies littéraires, balancées au rythme des steamers, nous fera goûter ardemment les plaisirs salubres et neufs des longs voyages. Saveur délicieuse, quand on peut l'avoir libre, totale, sans amertume...

\*\*\*

Par les halls sonores des gares d'Europe, sur les quais pluvieux des ports, les émigrants juifs attendent... Des villes grouillantes d'Ukraine, de Galicie, ou de Pologne, ils sont partis, et parcourent les chemins du monde. Amérique, Canada, Argentine, Brésil, noms perfides, pays des mirages, patries de tous les espoirs, vous accueillez ces errants, qui veulent « recommencer ». Ah ! la foi de l'émigrant juif qui part, rejetant d'un coup d'épaule toute sa souffrance passée... « Verstehen (sic)... Moi, ce n'est pas comme les autres, je peux travailler, je peux encore gagner, je suis fort ! » Le corps ployé, dolent, se redresse, comme un arbre courbé, mais nerveux, les mains souples exposent et précisent. Non-résignation qu'ils opposeront à tous les tourments, rage d'être heureux, malgré tout, orgueil de vivre...

\*\*\*

« Bitte, Herr, Verzeihen sie... savez-vous combien le paquebot a de cheminées ? » Question baroque, qu'ils aiment à poser, la mine soucieuse, attentive : pour emporter leur fortune et leur espoir tenace, ils veulent de puissants navires, aux apparences solides, cosuées, d'imposantes et nombreuses cheminées leur donneront con-interrogent des matelots, hochent la tête, sagaces, et, tous renseignements pris, consentent à s'embarquer.

\*\*\*

Ils attendent, avec toute leur vie éparse autour d'eux : piètres paquets, valises sans formes, sacs bizarres, bagage terne, où soudain une étoffe, rouge, verte, éclate, reflet d'un humble luxe aboli. Les femmes, cheveux lourds et teint mat, ont une longueur et une dignité d'Orient, mais très lasses; certaines balancent la tête à un rythme intérieur, à une musique mélancolique qu'elles seules entendent, et sourient parfois... Aux vitres des wagons s'écrasent parfois de petites figures pâles, graves, coiffées de hauts bonnets de fourrure, qui leur donnent une étrange solennité. On n'entend guère les enfants d'émigrants, mais leur visage mobile, fin, aux cheveux noirs bouclés, sont creusés par les fatigues des voyages épuisants; ils poursuivent un rêve de lit frais et de grand sommeil calme — loin des banquettes dures, loin des spectacles trop connus des gares et des ports, loin du gémissement des ressorts, des cohots, du bruit lancinant, des fumées âcres, des courses à l'aube sur des quais froids, des « transits » épuisants, de l'hallucinant et perpétuel mouvement...

\*\*\*

Ainsi meurtris, mais acharnés à vivre, les villes et les ports vous verront, juifs éternels, de Roumanie au Canada, de Pologne en Argentine, d'Ukraine au Brésil ! Vos parents, vos amis, restés dans les pays de souffrance, vous lanceront le signe de détresse, attendant l'espérance que bientôt, d'outre-mer, vous leur donnerez.

Vos cœurs inquiets, vos âmes fébriles vibrent aux spectacles du monde, mais sans éprouver le divin apaisement du voyage; tandis que le paquebot roule et tangué, accoste, repart, vos yeux noirs qui brillent et virent sans cesse, peuvent seulement voir, éperdument, la vie reconstruite loin des angoisses, et les bonheurs tranquilles.

\*\*\*

Mais, il en est qui restent, au milieu du voyage, il en est qui, partis avec joie, doivent s'arrêter et ne peuvent plus rentrer au pays d'espoir. — Cherbourg, Anvers, Hambourg, Liverpool gardent les émigrants juifs, trop nombreux, qui dépassent le contingent annuel d'immigrants admis, la « quota ». — La « quota » close ! Nouvelle brutale, qui frappe en plein voyage, débarquement dans les ports, mornes installations au provisoire énervant, dans des villes étrangères et sans ressources pour eux, mais



plus attirantes encore que la perspective d'un retour vers les pays de tourment, d'où ils viennent... Les terres d'espoir, les côtes tant souhaitées, ne sont plus qu'un rêve, là-bas au loin. De longs mois durant, jusqu'à la prochaine « quota », ils suivront les fumées des bateaux qui s'éloignent dans les brumes, le jeu mouvant des arrivées et des départs, où ils ne peuvent participer — et, tristes, parqués, regrettant leur destin nomade, les émigrants juifs regardent tomber, sur les docks des grands ports d'Europe, la pluie — infinie, inlassable, comme leur souffrance.

\*\*\*

L'âme de la race chante son grand hymne de douleur et d'espoir, depuis des siècles, sur les routes et les mers du monde. Les vieilles patries s'étonnent et s'étonneront toujours jeunes, et qui réussissent la merveilleuse gageure encore de voir passer ces hommes à l'espoir et au désir de faire, avec notre brève existence, plusieurs vies, toutes diverses, mais acharnées et complètes : dans le cercle étroit d'une vie humaine, exemple de l'éternel effort, toujours recommencé, défi grandiose au Temps et à la Mort.

Sirènes et cloches, roulements formidables et grinçants des trains, appels des steamers, tumultes métalliques, halètement du monde industriel — et vues, grand vent des plaines, vagues miséricordieuses et chantantes, qui bercèrent et portèrent tant de générations — rythme éternel des éléments, mêlé au rythme intense d'une époque moderne, que votre musique soit propice au tourment séculaire d'une race!

Lumière des ports à l'aube, qui, de toute éternité, souriez aux voyageurs, soyez douce aux yeux toujours avides d'espoir de l'émigrant juif.

Georges ALTMAN



Fernande BARREY

## POÈMES

### AVANT PRINTEMPS

Quelqu'un qui a pleuré  
le soir.  
Ce ne sont pas des pleurs  
Mais les rythmes embaumés  
des années mortes.

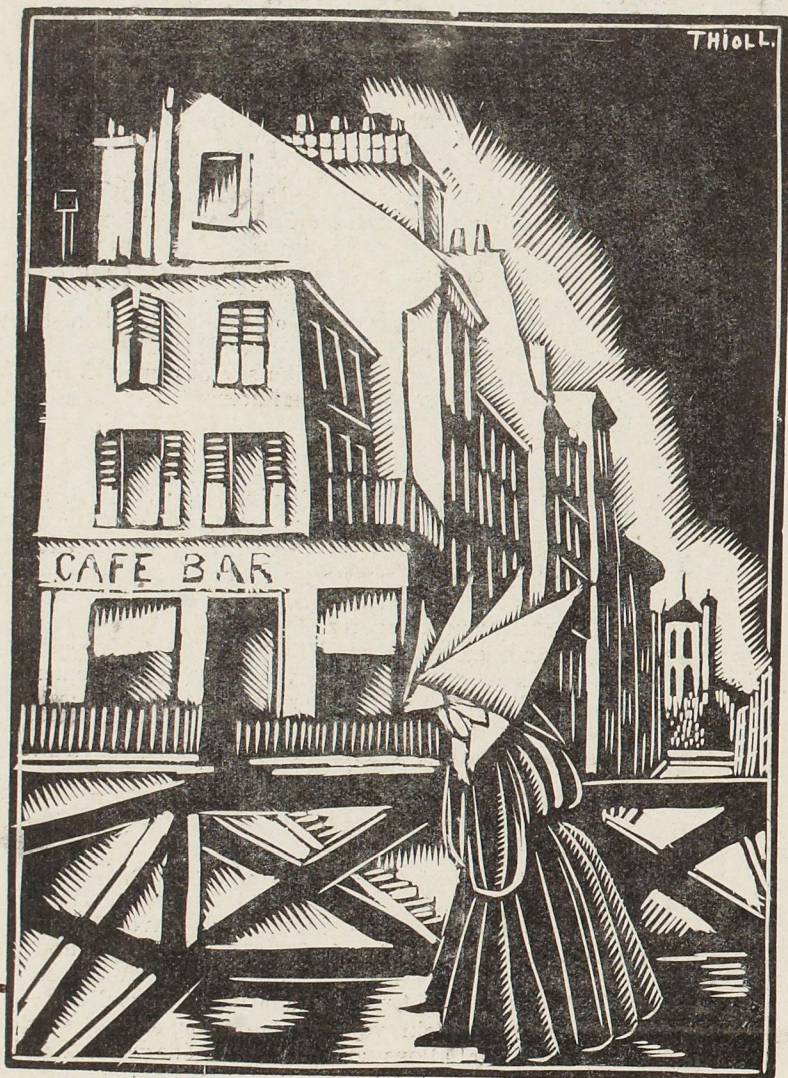
Il est des sons de cloches,  
des bruits lointains.  
Gorge de pigeon, les maisons et les ombres  
s'estompent.

Ces odeurs de printemps morts  
les parfums, les silhouettes,  
les femmes aux longs regards  
sur un triste ciel enchanté  
tout empli de regrets et barré de hautes maisons humaines  
y créent le monde.

### SOIR MOUILLÉ

Les tendres avoines naissent  
sous les grands arbres presque morts.  
Comme la campagne est douce et triste!  
Aux pavés durs de Paris mouillé  
scintillant d'une vie de rêve au miroir  
j'ai meurtri, ce soir, mon cœur.  
Un peu de ciel deviné par delà la tristesse âpre des pierres  
fait rêver  
aux hauts peupliers,  
aux lentes gouttes d'eaux qui tombent  
au bleu profond de nuit épandu sur les douces plaines.

Paul HUSSON



Bois gravé par Raymond THIOLLIÈRE



# LE CAP FAIT DE L'EXCELLENTE PUBLICITÉ COMMERCIALE

## LISEZ ET RETENEZ CES ADRESSES :

**les meilleures Pipes**  
des  
  
meilleures  
marques  
et tous  
articles pour fumeurs  
**24 Bd Saint-Michel. Paris. VI**  
téléph : Fleurus 10.92 ▲ R.C. Seine 109.775

**arnoult.**  
tailleur.  
39 rue Saint-Placide. Paris. 6<sup>ème</sup>  
tirera de votre académie  
• le maximum •  
au point de vue  
vestimentaire  
bonnes étoffes. Coupe parfaite. Prix raisonnables.  
téléphone : Fleurus 3374

Boxe. natation. tennis.  
sportsmen  
équiper vous à  
**CROIX ROUGE**  
  
**SPORTS**  
46 rue du Four 8V  
6<sup>ème</sup>  
culture physique. course à pied. tous articles de sport

**maia**  
109 Bd St-Michel  
ses produits  
de beauté  
ses parfums exquis  
au  
gramme

**DUCIM**  
La marque de qualité  
en articles de sport.

**george**  
chemises  
sur mesure  
Paris 84 Bd  
bonne coupe  
tissus de choix  
modérés  
Raspail (6<sup>ème</sup>)

**Land and Co**  
R.C. Seine. full line. 184.080.  
of English and American  
groceries and provisions  
always in stock  
Speciality ~~~ Teas  
59 Boulevard Raspail } Paris  
9 avenue Victor-Hugo }

où manger  
à Montparnasse ?  
mais au **Bréa!**  
naturellement.  
23 rue Bréa 23  
bien et pas cher  
cote et prix-fixe  
R.C. 32769

R.C. 32769

restaurant-crèmerie  
**de Cours blanc**  
1 rue Delambre 1  
~~~ plat du jour ~~~  
desserts variés - laitages

Si vous êtes nerveux, inquiets, si vous vous sentez déprimés,  
si vous avez des malaises, des maux de tête, des insomnies,  
c'est parce que vous mangez trop de viande  
allez faire une cure au restaurant **Vegetarien Natura Vigor**  
- 13 et 15 rue N. Dame des Champs - Paris -



**Le restaurant Sainte-Cécile..**  
**138 B<sup>d</sup> du Montparnasse 138**  
 { ses soles meunières, son Rosé d'Anjou }  
 { ses châteaubriants, ses entremets }  
 téléph. Gob: 12-20 • R.C. Seine 61.027.



place Denfert-Rochereau  
**Buffalo**  
 ses concerts, ses repas, ses soupers, ses caves  
 téléph: Ségur 19-70. R.C. Seine 225.588.

▲ **chez Boris** ▲  
 129 Boulevard du Montparnasse 129  
 vous dégusterez, en paix et à l'aise  
 une cuisine raffinée, et de bons vins,  
 • à des prix tout à fait raisonnables •  
 service à la carte ~~~~~ repas sur commande  
 R.C. Seine 189.274.

le restaurant  
 R.C. Seine. **Baty** 111.980.  
 "à l'ancienne Chaumière"  
**112 B<sup>d</sup> Montparnasse**  
 sa cuisine soignée  
 ses vins recommandés

Boulangerie **Jarzat** . Pâtisserie  
 en face la Rotonde  
 145 B<sup>d</sup> Raspail 145  
 R.C. Seine Spécialités: 213.035  
 Congolais au coco. Croustakis.

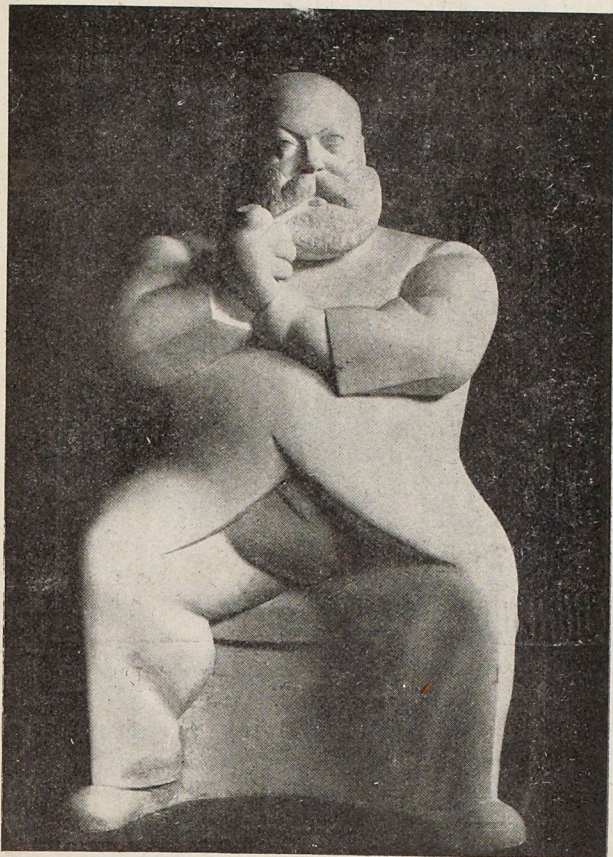
gourmands !!  
 courez à la Confiserie  
**Chiroux**  
 2 rue Léopold Robert 2  
 spécialités anglaises  
 fudge frais tous les jours  
 amandes salées

▲  
 les  
 artistes  
 les écrivains  
 se retrouvent  
 à la  
**Closerie des Lilas**  
 171 B<sup>d</sup> du Montparnasse  
 l'établissement le plus ancien  
 et le plus réputé du quartier  
 son orchestre • son restaurant • ses vins  
 téléphone: Fleurus 07-44. R.C. Seine 251-949

**RESTAURANT FRANCO-HELLENIQUE**  
 du Centre. EMMANUEL G. TO KEVTOV  
**. PATSIDIOTIS .**  
 cuisine orientale et française.  
 Salle au 1<sup>er</sup>  
 R.C.S. 238.33  
 5 rue de la Harpe 5 - Paris - Vème  
 près de la place Saint-Michel

C'est-à-dire tous les bons établissements de Montparnasse et du Quartier Latin





**Chana ORLOFF**  
Portrait de M. Widhoff.

## BOUTIQUE DE L'ÂME

Pouces divins, secourez-moi  
Pour sculpter ces fronts qui reculent,  
Ces oreilles tendues de métal,  
Ces joues que des roses boursoufflent,  
Et ces bouches qui se recousent  
Sous l'attouchement de mes doigts.

La boutique valse et grandit,  
Étonnant jeu de massacre,

« Les cheveux luisants et tout gras  
Couvrent d'une herbe noire et lourde  
La rougeur de l'oreille sourde  
Et les cous de graisses bardés.

Insaisissable solidité :  
Flux et reflux, disparaissez,  
Disparaissez, fantoches de l'âme,  
Avec vos crânes de rochers.

Tendéz, immuables sourcils,  
L'indulgence de vos ramures  
Sur la pierre tenace et dure  
Des visages que j'ai surpris. »

Soyez rochers, soyez la phrase  
Qui tremble à la bouche d'un homme  
Qui trébuche dans sa pensée.

**Antonin ARTAUD**

## Les Poupées de M<sup>me</sup> Marie Wassilieff



Portrait de M<sup>me</sup> Line.



Portrait de M. Brunswig.



## TÉLÉGRAMME D'AMOUR

Où que tu soies  
Des roses explosent.  
Toutes les mésanges du monde  
Se réfugient dans mon cœur  
Qui est grand ouvert et rouge  
Comme le portail de Notre-Dame.

Je ne sais plus  
Sur quel continent nous vivons;  
Pourtant je vois flamber  
Le rouge international du Gêranium  
Et les tramways transportent le temps  
Ici comme ailleurs.

Je voudrais me jeter sous un autobus  
Tant je suis heureuse  
Si je savais lequel va au Paradis.

## LE BOULEVARD NOSTALGIQUE

A six heures, nous nous sentons plus seuls :  
Quand sur l'écran du ciel  
Passe le film doré des autres mondes  
Et que les étoiles chastes  
Font de la publicité pour Dieu!

Alors, je sens le rythme des roues de la terre  
tourner plus vite :  
In-fi-ni! In-fi-ni!  
L'éternité se pose sur les forêts,  
Les pins ivres de lune,  
Et les oiseaux s'arrêtent de grandir.

Rêve! Tandis que sur les boulevards  
Nous portons l'imperméable du destin —  
Et nos cœurs n'ont plus de saison!  
De fausses roses poussent sur mon chapeau,  
Les lampes à arc me font des taches de rousseur.  
J'ai froid malgré tous les radiateurs,  
L'antique shawl de cachemire  
Fait de vent rose et vespéral  
Ne sert plus à rien.  
Les antennes de mon cœur frissonnent  
D'un chant d'amour sans fil.  
Un cheval passe lentement à travers moi,  
Tout l'au-delà de ses yeux tristes  
Et l'univers dans son fiacre.  
Deux colombes enceintes se rappellent  
Les prés adolescents  
Et les collines féminines  
Au chignon roux de camomilles.

Cependant nous —  
Nous achetons le journal du soir.  
Je voudrais être la femme aux initiales : C. G.  
Qui se noya dans un canal banal.  
Déjà je sauterais avec les anges  
Par le cerceau de Saturne!  
Au lieu d'acheter des bas d'azur  
Qui m'emportent vers mon amant.

Claire GOLL



Bois original de Hunt DIEDERICH

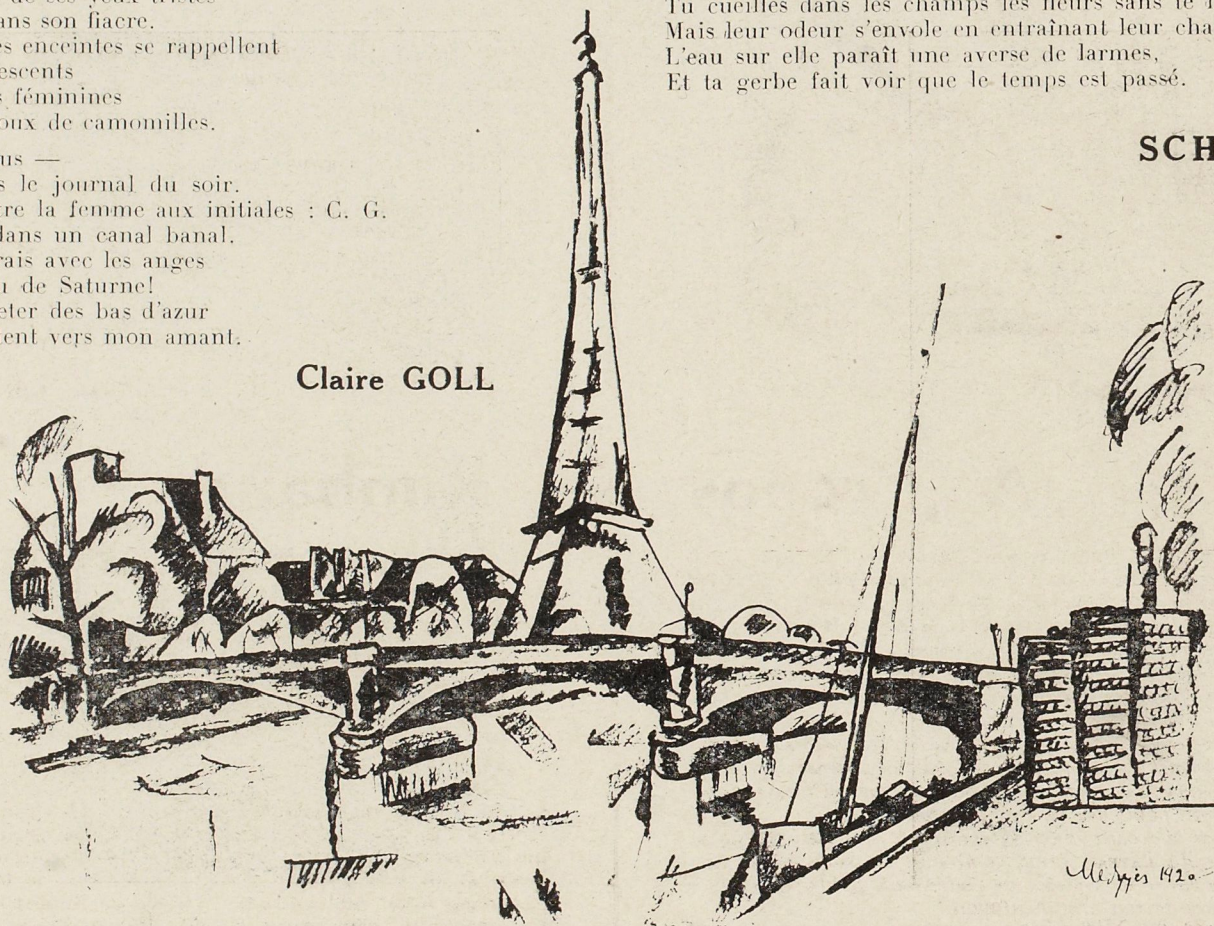
## STANCES

Fleurs, comme le ciel, le soleil, les nuages,  
Vous parlez à mes yeux dans le secret des bois,  
Et pareilles au vent qui nous frôle au passage,  
Vous êtes sans mémoire et vivez mille fois.

Les marronniers du parc seront de nouveau blancs,  
Et le vent en passant défera leurs couronnes.  
Les fruits seront cueillis, les feuilles en tombant,  
Tourneront; l'arbre nu regrettera l'automne.

Tu cueilles dans les champs les fleurs sans te lasser,  
Mais leur odeur s'envole en entraînant leur charme.  
L'eau sur elle paraît une averse de larmes,  
Et ta gerbe fait voir que le temps est passé.

SCHILDE

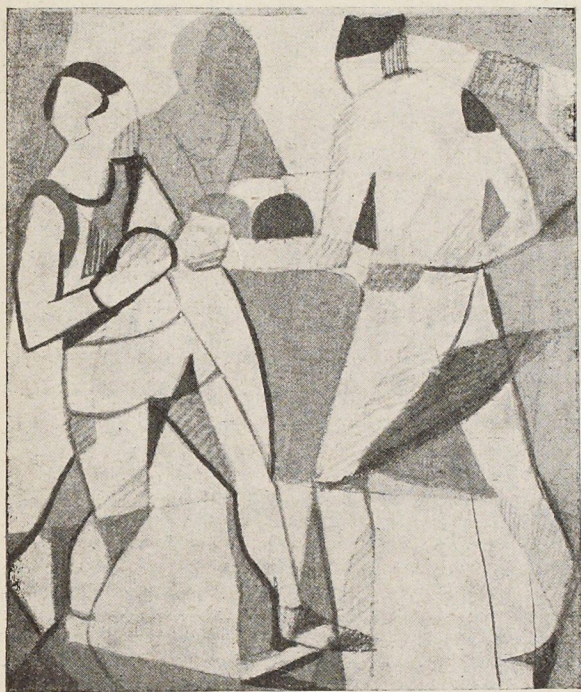


Dessin de L. MEDGYÈS

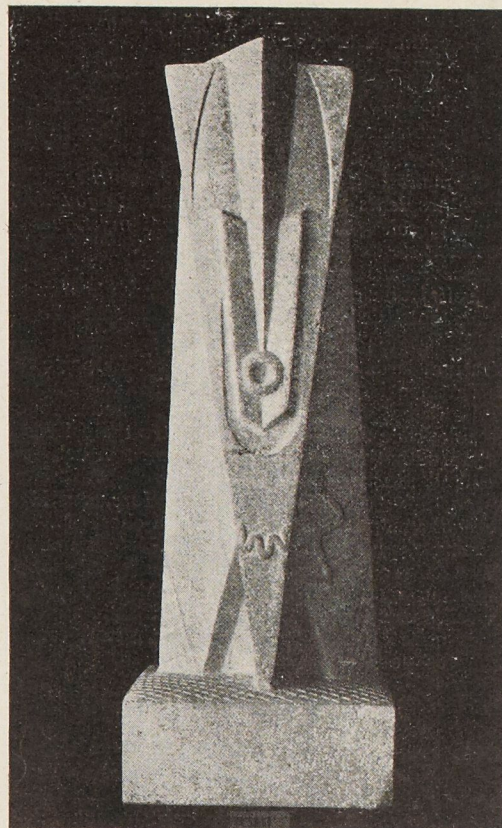


## ART ATHLETIQUE

Les fenêtres ont battu des Ailes : Plein air!  
Un peuple de moutons dans le ciel d'hiver  
parcourt les froides prairies du matin.  
Après la sombre traversée des nuits  
où flambaient les rêves, côtes lumineuses,  
le buste des dormeurs surgit  
comme celui des aviateurs dans leur carlingue.  
L'eau froide enferme les corps  
dans son vêtement de cristal  
et le sang circule plus vite  
tel un coureur ranimé,  
les bras, branches mouvantes  
tendent les haltères légères  
et par la fenêtre, trou bleu,  
s'écroule le torrent lumière!  
Roue neuve au flanc noir de la limousine  
s'enfuit l'Art industriel.  
Déjà dans les Halls inlassablement chante  
le grillon Electricité  
et les coups de marteaux déchirent  
des forêts de silence!  
Une poésie nouvelle s'élève  
héroïque comme les machines-centaures  
et pure comme l'harmonie  
d'un athlète spirituel.  
Viendra-t-elle un jour  
l'humanité belle  
promise aux poètes  
par l'Art Athlétique?



Boxeurs, par Rij. ROUSSEAU



Stèle, par CSAKY

## ELEGIE

POUR UN COUREUR CYCLISTE

(Songerie matinale au vélodrome.)

Sur l'anneau de bois où brillaient  
des reflets d'eau  
s'est tué en course hier  
le champion du monde des stayers.

Le matin luit peu à travers les vitres sales  
pas un entraîneur chanteur  
pas un coureur

La piste gît  
comme une couronne mortuaire.

Lui est étendu, raide et pur,  
dans une chambre  
une femme et un enfant pleurent.

Au clou est accroché  
son maillot tricolore  
triste et souillé comme un pendu.

Géo. CHARLES

## A Propos de Rimbaud

Notre camarade JEAN BERNIER nous envoie sous ce titre « LE BATEAU DU BATEAU IVRE » quelques remarques pleines d'intérêt au sujet de RIMBAUD (suscitées peut-être par un récent article sur « APOLLINAIRE ET RIMBAUD » paru dans la revue MONT-PARNASSE que dirige notre excellent ami PAUL HUSSON).

Je sais que l'écrivain de haute valeur qu'est JEAN BERNIER vit avec prédilection dans la Poésie de RIMBAUD, dans l'atmosphère de cette étrange, chaotique et chaude planète, où des électricités spirituelles d'une tension inouïe se condensent, se résolvent en prodigieux orages, troués de si profondes, de si mystérieuses éclaircies.

Il me semble pourtant que JEAN BERNIER juge ici l'auteur des ILLUMINATIONS d'un point de vue trop naturaliste.

Je ne suis pas d'accord avec BERNIER sur son interprétation, d'ailleurs subtile du BATEAU IVRE, comme je ne partage pas non plus son opinion sur le sens même de l'admirable petite « MARINE » qu'il cite au cours de son argumentation.

Mais j'estime que l'opinion d'un écrivain qui aime et connaît très bien RIMBAUD, intéressera tous ceux que passionne le mystère qui partout circule dans l'œuvre et la vie de ce grand aventurier du lyrisme.

Marcel HIVER

## LE « BATEAU » DU BATEAU IVRE

Parmi les malentendus innombrables auxquels ont donné lieu depuis quelques années l'œuvre et la légende d'Arthur Rimbaud, nul ne me semble plus vulgaire, plus platement littéraire au sens que l'enseignement secondaire et supérieur a pu donner au mot littérature, que la rengaine du BATEAU IVRE...

Ce que je me propose ici n'est que de montrer comment *Bateau Ivre* n'est pas le poème de la mer, de l'étendue marine perçue par un homme qu'elle assaille et transporte, mais seulement la reprise littéraire du thème maritime de Baudelaire : le beau prétexte, l'heureuse fuite. Seules l'audace verbale de Rimbaud, sa juvénile luxuriance qui, sans la qualité de son âme, eussent pu l'abaisser à n'être qu'un Victor Hugo, en font un morceau brillant mais sec qui ne doit son mérite qu'aux couleurs incroyables que le jeune paysan enivré de lectures dérobait inlassablement aux aubes et aux couchants des Ardennes.



Quatre prestiges : le mouvement, l'odeur, la couleur, la rumeur. L'homme, devant la mer, les subit tous les quatre. Symphonie toute puissante, mais confuse où le poète mettra son ordre, l'ordre qu'il voudra.

Or, s'il est quelque chose de frappant dans *Bateau Iere* c'est la profusion des couleurs. Citons au hasard

*L'eau verte... les azurs verts...  
Où, teignant tout à coup les bleuïtés, délire  
Et rythmes lents sous les rutillements du jour...  
J'ai vu le soleil bas taché d'horreurs mystiques  
Illuminant de longs figements violets...  
J'ai rêvé la nuit verte...  
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs...  
Glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieus de braises...*

etc., etc.

L'énumération, la débauche verbale, éclate. Le poète se consume en un feu d'artifice intérieur et savant; mille fois subis à Charleville, le ciel d'Orient et le ciel d'Occident, palettes folles, inépuisables, l'accablent de leurs dons. Il construit ainsi ses tropiques maritimes : un climat imaginaire, uniquement visuel, sans saveur, sans mouvement, sans profondeur.

Que trouvons-nous en effet dans *Bateau Iere*, quand las de ces cascades de couleurs, nous cherchons autre chose ?... Le mouvement par exemple, puisque la mer c'est l'élément mobile !

Nous notons bien alors la vieille comparaison classique entre les vagues et les troupeaux, relevée il est vrai par cette audace verbale : *la houle, pareille aux vacheries hystériques*. Mais c'est tout. Rimbaud ne nous offre ailleurs que le terme abstrait, sans puissance d'évocation, sans pouvoir poétique.

Ainsi :

« Les clapotements furieux des marées », « les trombes », « les ressacs », « les courants », « les écroulements d'eau », « les gouffres cataractants », etc.

Pour le bruit, c'est encore pire. Il n'y a plus que « le sanglot de la mer ou que ces deux vers, d'une qualité toute pittoresque » :

*Moi qui tremblais, sentant geindre à cinquante lieues  
Le rut des Béhémots et des maelströms épais.*

Comment ne pas dresser devant la pauvreté de cette inspiration, la pénétrante et subtile façon dont Rimbaud puisant dans ses sensations avec l'acuité trouble et délicate d'un Mallarmé, parle dans ses premiers vers et dans maints poèmes des *Illuminations*, des prés et des bois, des eaux, des chemins et des fleurs, des brumes et des lumières, bref de cette campagne française où il vagabonda, enfant émerveillé, et qui donne si souvent à sa poésie terrible cette fraîcheur première, cette pureté matinale qu'on ne trouverait guère dans notre littérature qu'en remontant aux sources !



A-t-on jamais songé à rapprocher de *Bateau Iere* le bref poème des *Illuminations* intitulé *Marine* ? Je l'ignore, mais l'opposition est saisissante.

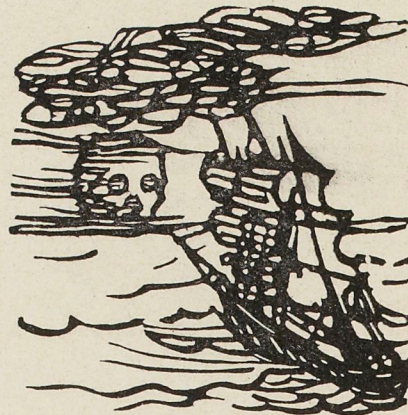
*Marine*, écrit après le voyage en Angleterre, ne compte que dix vers descriptifs. C'est une feuille d'album, un puissant croquis.

*Les chars d'argent et de cuivre  
Les proues d'acier et d'argent,  
Battent l'écume,  
Soulèvent les souches des ronces.  
Les courants de la lande  
Et les ornières immenses du reflux,  
Filent circulairement vers l'est,  
Vers les piliers de la forêt,  
Vers les fûts de la jetée,  
Dont l'angle est heurté par des tourbillons de lumière.*

Quel contraste ! Sans nommer une couleur et rien que par le pouvoir des images que des sensations fortes (c'est-à-dire poétiques) lui inspirent, le poète étale sous nos yeux la plaine liquide, miroitante. D'un œil divin, il pétrit le grand fluide, l'opacité huileuse de la mer du Nord rebelle à la lumière qui l'écorche et

rebondit au ciel au lieu de descendre en elle comme dans la claire Méditerranée. Sitôt perçue, la sensation éclate chez l'homme en images suggestives. Un monde idéal, quoique étroitement nourri par la quotidienne réalité, déploie ses prestiges précis. Dans le détail : ces « souches de ronces », ces souples faisceaux épineux, cette profusion de bulles grésillantes que l'étrave soulève inlassablement à la façon d'un soc, sur l'eau calme du port. Dans l'ensemble : « et les ornières immenses du reflux, filent circulairement vers l'est ».

Vers l'est ! Car le soleil qui n'est même pas nommé, brille à l'ouest, dardant ses rayons obliques qui font que « l'angle de la jetée est heurté par des tourbillons de lumière ».



Mais c'est dans *Bateau Iere* même qu'on peut trouver le détail révélateur, la preuve de ce que j'avais quant au caractère factice, purement verbal d'un poème sur lequel une foule de gens à qui l'œuvre de Rimbaud reste inéluctablement close, se rabat pour crier au génie comme un snobisme, d'ailleurs significatif, l'y oblige.

N'est-ce pas en effet dans l'avant-dernière strophe de ce poème, soi-disant marin, que Rimbaud qui, au cours de quatre-vingt-dix vers, n'a fait d'autre allusion aux odeurs de la mer que par les « noirs parfums » avec lesquels « les serpents géants dévorés de punaises choient des arbres tordus », évoque soudain un certain « crépuscule embaumé » ?

A quel propos ?

A propos d'une « eau d'Europe », de « la flache noire et froide », où

*Un enfant accroupi, plein de tristesse, lâche  
Un bateau frêle comme un papillon de mai.*

Ainsi donc, le poète, si génial qu'il n'avait pas besoin d'avoir vu la mer pour nous la suggérer, dès qu'il se détourne d'elle et retrouve dans ses souvenirs une mare argileuse de son pays natal, parle, avec quel trouble ! des senteurs du crépuscule.

Lui qui resta muet sur les odeurs marines !

La seule excuse de toute cette exégèse mesquine ce n'est point, enfonçant une porte ouverte, de dénoncer dans *Bateau Iere* le faux chef-d'œuvre, le poème symboliste (avec un S) tel que le révèrent dans un exotisme de cabinet un Gustave Kahn et quelques sous-poètes entichés d'un « corruscant » somme toute très proche du parnassisme, mais bien de retrouver une fois de plus sur notre route ce principe léonin, éternellement révolutionnaire, qu'il n'est point d'art digne de ce nom qui ne prenne racine dans la réalité sensible, je veux dire dans l'action et dans la passion.

Jean BERNIER.

## NAISSANCES

« *Partisans* », groupe coopératif d'art et de littérature résolument internationaliste, publie sous ce même titre une Revue dont le N° 1 (avril) vient de sortir.

Le comité se compose de MM. ANTRAL, BACH, BELOFF, CLERGÉ, DELATOUSCHÉ, FERJAC, L. MOREAU, OKADA, PAUL-EMILE PISSARRO, SAVIN, DROUCKER, H. MARTINET, ROUX CHAMPION, G. DECARIS, GENOLD, et de M. MARCEL SAY, le distingué rédacteur de l'*Arlequin*.

« *Partisans* » s'est annoncé par un petit manifeste vigoureux. — Cela nous promet de belles polémiques et de violents courants d'air sur le Parnasse. Tant mieux, on en a besoin.

Le premier numéro de la Revue *Philosophies* vient de paraître (avril). Il est copieux, intéressant, et donne à penser. Bonne chance à *Philosophies*.







## REVUES (suite)

Dans le même numéro de la *Vie des Lettres*, M. LÉONCE ROSENBERG, consacre quelques pages, dont la documentation fait au Larousse une concurrence déloyale, à l'histoire de cette race d'animaux presque fossiles qu'on appelle « AMATEURS » et dont M. ROSENBERG lui-même nous apparaît, quand on a fini de lire son article, comme un exemplaire — très « évolué ».

Sans « amateurs » pas d'art — et croyez-le bien, M. ROSENBERG, c'est le « MARCHAND » qui a tué « l'AMATEUR ». Que de choses à écrire sur le rôle faste et néfaste du « MARCHAND » dans la peinture moderne ! nous y reviendrons.

Nous trouvons ensuite un article de M. A.-P. GALLIEN « le peintre à la ligne noire » n'est pas seulement un excellent technicien du bois gravé mais un écrivain plein de verve. Son article intitulé « L'ART POUR L'ART » bien qu'un peu fumeux, révèle un tempérament. Plus loin M. WALDEMAR-GEORGE nous inflige une dissertation bien raisonnable, bien plate sur RODIN, BOURDELLE, MAILLOL, BRANGUSI, avec un petit mot aimable pour chacun : pour finir, sur cet élarg, apothéose de LIPCHITZ avec feux de Bengale !

Quelques pages ensuite de M. PIERRE BOURGEOIS sur le « LYRISME MODERNE », brutales, incohérentes, sans pensée profonde.

« LE CRITÉRIUM LYRIQUE EST L'UTILITÉ » écrit M. PIERRE BOURGEOIS. Comment peut-on prononcer des affirmations aussi sommaires, aussi incomplètes. Ce pragmatisme primaire est très fâcheux. Votre formule, BOURGEOIS rend compte de la beauté d'une roue d'auto, d'une carène d'avion, d'un building de ciment armé, mais ce n'est pas une beauté « lyrique ».

Est-ce en fonction de ce concept d'utilité (si vague, si sujet à mal entendus) qu'on appréciera le « PRINTEMPS » de BOTTICELLI, ou « L'EXHORTATION A L'AMOUR » du TITIEN, ces parfaits poèmes. Tout un Pôle de l'art vous échappe, mon cher BOURGEOIS, à vous comme à d'autres, comme à JEANNERET, qui a écrit sur le style moderne de si fortes pages, mais qui a le tort de vouloir nous faire prendre pour des tableaux un lavis d'ingénieur, ou une épure d'architecte. Plus fortes, plus lucides et compréhensives sont les pages consacrées par M. Nicolas Beauduin « à la Nouvelle conscience poétique et à ses moyens nouveaux d'expression ». C'est avec fruit qu'on lira ces réflexions pénétrantes sur la poésie moderne sur ce nouvel « Humanisme » que M. Beauduin a nommé « COSMOGONIQUE » et dont il nous a donné quelques expressions lyriques assez réussies.

— Au sommaire de ce numéro d'autres articles encore de FERNAND LÉGER, SPETH, HARLAIRE, IVAN, GOLL, SOUPAULT.

M. GABRIEL BRUNET s'exprime d'une façon judicieuse sur le « MALAISE DE LA CRITIQUE ». Depuis deux ans, avec des moyens matériels d'expression malheureusement bien limités, je n'ai pas cessé moi-même, de répéter que la maladie de l'art moderne, comme d'ailleurs celle dont souffre la civilisation européenne tout entière, est un ABAISSEMENT PROFOND DES FACULTÉS CRITIQUES.

Il faut constituer avant tout une sévère CRITIQUE DE LA CRITIQUE, et porter la guerre dans la République des camarades.

A ce même propos, j'ai lu avec plaisir dans un numéro récent du journal *INTERVENTIONS* (dirigé par l'authentique et très moderne poète qu'est PAUL DERMÉE, un article de M. GÉRARD DE LACAZE-DUTHIERS sur la « RÉFORME DE LA CRITIQUE ». Je me réjouis de voir le penseur et l'esthéticien qu'est M. GÉRARD DE LACAZE-DUTHIERS présenter des vues si proches des nôtres, et pousser l'indulgence jusqu'à reprendre (d'une façon peut-être un peu trop discrète), les termes mêmes dont nous nous étions servis dans un article paru dans la revue *MONTPARNASSE*, vers mai 1923.

Je me permettrai de faire observer à M. GÉRARD DE LACAZE-DUTHIERS qu'il ne s'agit pas seulement de dissenter dans l'abstrait, de se mouvoir dans le vide des généralités sur la bonne et la mauvaise critique, avec cette facile supériorité de point de vue d'un esprit qui refuse de participer à tout engagement. Il faut avoir le courage de prendre soi-même parti, d'assumer des responsabilités, en faisant de la critique personnelle, en prononçant des louanges et des blâmes nominatifs, en exécutant des tirs de destruction sur des buts précis. On demande des athlètes, et non des faiseurs de périodes; des artilleurs et non des sermonnaires.

Marcel HIVER

## DOCUMENTS

## D'ANTHROPOLOGIE MONTPARNASSIENNE



AYS. HA



MITR. NI

fournitures de toutes sortes p<sup>r</sup> artistes : couleurs, toiles, cadres, etc

**the Paris American Art Co**

2 magasins { 125 B<sup>d</sup> du Montparnasse : Fleurs 35.82  
R.C. 74088. { 2 rue Bonaparte : Fleurs 35.81  
Paris



## LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE MONTPARNASSE

organise au Café du Parnasse, 103, boulevard du Montparnasse, sa première Exposition (du 2 avril au 31 mai), Vernissage, le 2 avril; président : ORTIZ DE ZARATE. Commissaire général : VARESE. Secrétaire général : G. FUSSE-AMORÉ. Commissaire-adjoint : GONZALEZ. Trésorier : LORON.

### EXPOSITION DES PEINTRES ET DES SCULPTEURS DE SPORT

Du 17 mars au 15 avril, à la galerie MANUEL, 47, rue Dumont-d'Urville (Etoile) : œuvres intéressantes de LUC-ALBERT MOREAU, DUNOYER DE SEGONZAC. M<sup>me</sup> BERTHE MARTINIE expose une grande toile d'une composition très étudiée, où la couleur des corps ambrés par le plein air est rendue d'une manière heureuse.

### EXPOSITION DES ŒUVRES DE KISSLING, CHEZ PAUL GUILLAUME, 59, RUE LA BOÉTIE, PARIS.

Un acide ragoût pictural dont les ingrédients sont empruntés à tout le monde. Un peu d'habileté culinaire et voilà tout !

Vraiment, c'est à bon marché que certains de nos contemporains se proclament « artistes ». Il ne suffit pas, pour avoir droit à ce beau titre d'étonner Montparnasse par un accoutrement de plombier-toréador, et par un langage qu'on jugerait malséant dans un bordel toulonnais.

Quel message spirituel, quelle authentique expression d'une vision originale et pénétrante des choses, quelle nourriture enfin et quelle invigoration, ô KISSLING ! pourrait trouver dans vos cuisines picturales notre sensibilité déjà offusquée par les propos d'égoût qui refluent de votre bouche ordurière !

Sortons ! allons revoir les Picasso — ils en valent la peine. —

M. ISAAC GRUNEWALD vient d'exposer à la maison Watteau, rue Jules-Chaplain, une série d'amusantes imitations de MATISSE.

L'amer et puissant ROUAULT végète dans la misère; GUY-PIERRE FAUCONNET, artiste d'une grâce et d'une originalité délicieuses vécut pauvre, inconnu, et mourut de froid dans son atelier.

M. ISAAC GRUNEWALD gagne de l'argent : il possède une automobile et par conséquent beaucoup d'amis. Il roule en vitesse 3 dans le sillage de VAN-DONGEN (oui, mais VAN-DONGEN est coloriste).

Le groupe TCHEREZ annonce que la première représentation de la nouvelle pièce *Les trois Spirales*. Farce dramatique en 2 temps, de M. ANATOLE JULIUS, aura lieu à la fin du mois d'avril.

Costumes et décors de CONSTANTIN TERECHKOVITCH. Mise en scène de M. YSSIA SIDERSKY.

(Pour obtenir des invitations envoyez votre adresse au 144, BOULEVARD DE LA GARE (XIII<sup>e</sup>), à la rédaction du journal *Oudar*.)

Nous espérons que cette pièce sera un succès. Mais c'est sans aucune sympathie que nous lisons le nom de M. SIDERSKY, qui est pour nous une vieille connaissance. N'est-ce pas lui qui a mis froidement sous sa traduction des poèmes de BLOCK : « traduction DÉFINITIVE des œuvres d'ALEXANDRE BLOCK. »

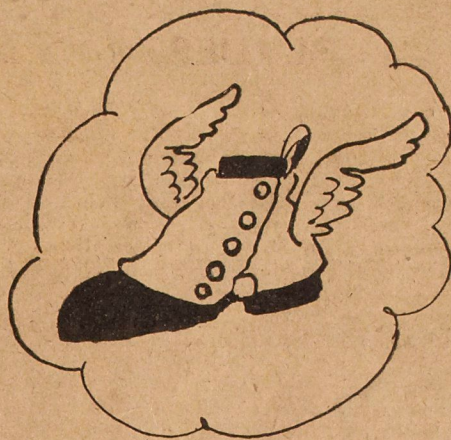
Ce petit détail donne une idée de la bêtise et de la prétention du personnage.

M. H.

M. Maurice Feaudier expose au Grillon, boulevard Saint-Michel, quelques œuvres délicates : peintures, dessins. Ses maquettes de costumes de théâtre sont intéressantes, moins peut-être que ses illustrations pour les *Mille et une nuits* qui font penser un peu aux compositions de DULAC et qui sont de jolies miniatures.

Signalons le concert donné le lundi 3 mars, à la salle des Agri-sacchi. Au programme SCHUBERT et RAVEL. Madame ROSE ARMANDIE, avec sa voix parfaitement nuancée, sa compréhension musicale et poétique atteint le grand style dans la plus belle tradition.

Mesdames LÉON, ASTRUC et CAPONSACCHI ont exécuté brillamment le trio SCHUBERT RAVEL.



### PETITE COLLECTION DE BÊTISES IMPRIMÉES

Dans la REVUE DU MONT-PELION, sous la plume du Docteur DUPLESSIS DE POUZILLAC, directeur de la Revue « SEPTIMANIE » : « Je commencerai par « CHARLES GUÉRIN » dont j'aime la mignardise (Est-il mignard, ce Guérin !). C'est un GRAND MAÎTRE dépassant de beaucoup VERMEER DE DELFT ou TERBORCH, plus décoratif que DURER (voilà !) et PISANELLO, plus impressionniste que RENOIR DEGAS et CÉZANNE (parfaitement, c'est imprimé). Notre pays peut être fier de lui avoir donné le jour (la, la, la, tzin !). Sa réputation à l'étranger n'est plus qu'à faire... WATTEAU moderne accoudé aux balustrades... etc., etc., etc. »

Tout ça à propos de ce pauvre GUÉRIN, auteur de quelques portraits assez lourds, et rabacheur gâteux de ces fêtes galantes qui excitent tant le bon Docteur

Plus loin, nous lisons que « DU MARBORÉ est le chantre magistral de la chair ! Emergeant d'un groupe excessivement (?) intéressant, où l'on peut inscrire FERNAND LÉGER, DUNOYER DE SEGONZAC, FAVORY, LHOTE, BISSIÈRE, DERAÏN GROMAIRE, etc... ». Quel style, quelle salade ! DU MARBORÉ est un jeune peintre bien brutal et bien lourd, mais non dépourvu de talent. Je me permets de lui rappeler que c'est à coups de pied qu'on doit repousser des éloges aussi bêtes.

Plus loin, toujours à propos de DU MARBORÉ. « Il a le culte de la ligne, quelles munificentes vestales, quelles déesses aux chairs... (aux chairs de quoi?... devinez) : aux chairs de marbre ! Ses peintures sont sculptées dans la sève ardente ! (ça c'est un tour de force, avouez-le !) Et voici maintenant RAMEY, Ramey-le-Cotonneux ! qui s'avance pour recevoir son accessit, RAMEY « dont (ô muse inspire-moi !) la palette disciplinée, mais souple, peint des ciels transparents comme des lacs, fixe les jeux capricieux de la lumière, et note exactement l'heure qui fuit (quel idiot verbiage de dilettante provincial). — RAMEY rend son émotion tel un poète. — Ses nus sont plantureux » (ah pour ça, oui !)

EVE ENCEINTE, L'EVEIL DE VÉNUS, sont des chefs-d'œuvre — « J'interrogeai voici peu de temps, cet aimable artiste sur la peinture, il me répondit : « JE PEINS POUR EXPRIMER MON DÉSIR DE POSSESSION ET POUR CALMER MES SENS ». Que RAMEY cherche à posséder l'amateur naïf, et que ses peintures constituent un bromure infailible contre toute concupiscence même spirituelle, j'y souscris volontiers — (voyez Salon !).

Quand même, si ce cher Docteur Duplessis de Pouzillac a autant de flair en médecine, je plains ses malades autant que ses lecteurs.

Marcel HIVER.

### PETITE CORRESPONDANCE

S. T. 238. — Art pompéien ? Connais pas ! — PICASSO.

I. B. 1712. — Oui, oui ! mais vous savez, WALDEMAR est plus finot qu'il n'en a l'air ! — A. D.

B. 21287. — C'est bien fait, espèce d'idiot ! Qu'est-ce qui vous a pris de dire à cette dame : « Vous êtes belle comme une statue de ZADKINE » Vous avez reçu une bonne gifflée et vous ne l'avez pas volée ! — D. D.

S. I. T. 281. — Oui, nous avons reçu des nouvelles de notre ami GR...X : il a trouvé une bonne situation ; il est actuellement professeur de trompe marine à l'école d'Arcueil, — au pair. — Z. R.

S. 217. — Si COCTEAU a des ailes ? Mais certainement, — aux talons. — B. R.

B. S. T. 1800. — Vous devez faire erreur au sujet de CAZALS, il n'y a pas de Société des amis des amis de VERLAINE, du moins, pas encore. — N. W.

I. B. 70. — Ne vous en faites donc pas au sujet de FLORENT FELS, il a tout ce qu'il faut pour faire un macrobite.

S. P. 471. — Effectivement, j'ai eu tort de traiter DES-VALLIÈRES de « vieil imbécile », M. DESVALLIÈRES est encore dans la fleur de l'âge. — M. H.

S. B. 217. — N... est plus qu'un ami, c'est un abonné. — M. H.



## ÉDITIONS ANDRÉ

3, Rue des Saints-Pères - PARIS (VI<sup>e</sup>)

### DOUZE

**très Anciennes Chansons  
pour enchanter la peine  
ou parer le plaisir**

Illustrées de bois

PAR

**RAYMOND THIOLLIÈRE**

*Éditions de luxe tirée à 250 exemplaires*

Prix de l'exemplaire : 225 et 150 francs

## Images de Paris

Revue libre de littérature et d'art  
14, r. Cloître-Notre-Dame, Paris 4<sup>e</sup>  
paraît depuis cinq ans sous la direction  
d'Elie Richard.

A publié et publiera des œuvres de  
**Henri Dalby, Joseph Delteil, Robert  
Boudry, Pierre Mac Orlan, Guillaume  
Apollinaire, Luc Durtain, Jules Romains,  
Florent Fels, Philippe Soupault, Maurice  
Raynal, Marcel Hiver, André Desson, etc.**

Illustrées par

**André Lhote, Raymond Thiollère, Le  
Fauconnier, Gimont, Gallien, Antral,  
Masereel, Bouquet, Parayre, Lébédoff, etc.**

ABONNEMENT France et Belgique : 8 francs ;  
Etranger : 9 fr. ; luxe : 20 fr. ; grand luxe : 60 fr.  
*Demandez un N<sup>o</sup> Spécimen*

VICTOR-ÉMILE MICHELET

## LE TOMBEAU D'HÉLÈNE

VICTOR-ÉMILE MICHELET se plut à composer et imprimer lui-même son plus récent poème :

### LE TOMBEAU D'HÉLÈNE

sur la presse-à-bras de « l'ENCRIER », avec l'aide de ROGER DÉVIGNE.

L'ouvrage, inédit, qui comprendra environ 25 pages, avec un portrait de l'auteur par SUZANNE BALGUERIE, ne sera pas mis dans le commerce.

Réservé aux souscripteurs, il sera tiré à 150 exemplaires numérotés, format couronne, et composé en vieux Didot, corps 14 : 5 exemplaires sur vieux japon à la forme à 60 francs, 45 exemplaires sur madagascar Lafuma à 25 francs, 100 exemplaires sur vélin de fil Navarre à 15 francs.

S'adresser à Victor-Émile MICHELET, rue Monsieur-le-Prince, 26, PARIS (VI<sup>e</sup>)

▲  
tous  
ceux  
qui  
s'intéressent  
au mouvement  
d'art moderne  
lisent la revue  
**montparnasse**  
103 B<sup>d</sup> du Montparnasse  
abonnent 10 francs par an  
paraît mensuellement